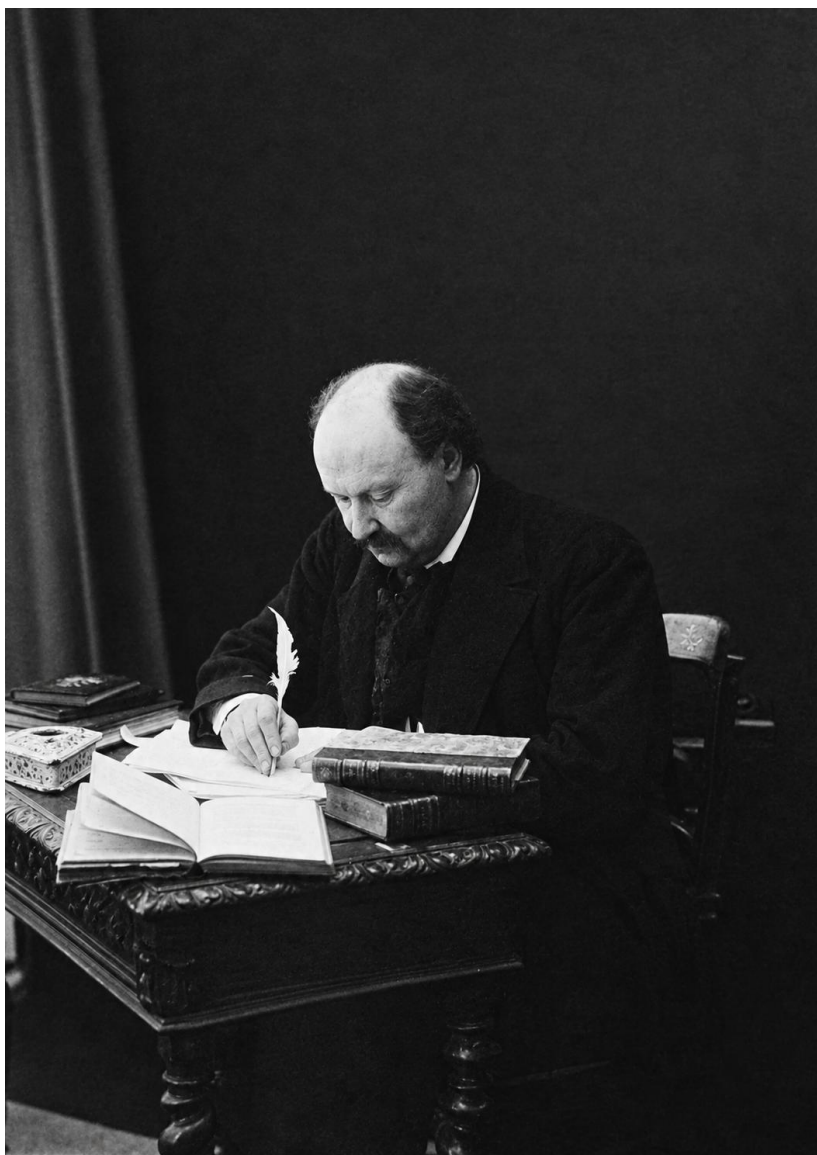


Henry Mériot (1856 – 1938)¹

Poète Relieur Saintongeais



¹ Crédit photo : Médiathèque de Rochefort - fonds Mériot-Roux (photo retouchée, voir original en annexe)

Le contenu de ce document est en partie issu du livre *Contes à l'encre bleue*². Il présente aussi de nombreuses illustrations provenant d'archives familiales privées (merci à M.Th. Juchault-Lloancy et P. Chenin) ou publiques (Archives Rochefort Océan, Médiathèque de Rochefort, Société de Géographie de Rochefort). Son objectif est de fournir quelques éléments à propos d'Henry Mériot, poète et relieur Saintongeais, pour permettre notamment aux habitants de Marennes, et de Rochefort, de redécouvrir un enfant de leur pays et un personnage attachant.

Ce texte est mis à disposition de tous et librement diffusable selon les termes de la licence ***Creative Commons Attribution (Pas d'Utilisation Commerciale – Pas de Modification 4.0 International (CC BY-NC-ND 4.0)***.

Jean-Luc Adam (contact@memoires-manuscrites.com)

Version 1.0, 16 avril 2026

NOTE IMPORTANTE

Certaines photos ont été retouchées par IA, uniquement pour en améliorer la qualité ou la netteté, pas pour en modifier le contenu. En cas de retouche, cela est signalé et la photo originale accompagnée de sa version modifiée est présentée en annexe de ce document.

² Henry Mériot, « *Contes à l'encre bleue* », manuscrit inédit, Editions BoD, 2026

Table des matières

Introduction.....	4
Quelques éléments biographiques.....	5
Naissance.....	6
Alexandre Mériot.....	6
Pélagie Maxsé.....	8
La grand-mère adorée.....	9
La maison familiale.....	11
Bonheur d'enfance.....	12
Henry Mériot Ecrivain.....	16
Laurent Tailhade, préface aux <i>Lys de Minuit</i>	18
Les poésies.....	21
Contes à l'encre bleue.....	23
Un bal chez les Pâquerettes.....	23
Carmen.....	24
Henry Mériot Relieur.....	26
La formation de relieur.....	27
Evocation de l'Atelier de reliure.....	29
Réalisations.....	32
Henry Mériot et le monde littéraire.....	34
1933, Hommage de Marennes à son poète.....	40
Un dernier mot d'Henry Mériot.....	44
Œuvres.....	45
Œuvres publiées en volumes.....	45
Œuvres publiées en feuilleton.....	45
Œuvre inédite.....	45
Bibliographie.....	46
Annexe - photos retouchées par IA.....	48

Introduction

Comme il l'avait lui-même pressenti [1], Henry Mériot est aujourd'hui un poète oublié du plus grand nombre, même si son nom apparaît encore au coin de rues des cités de ses chères provinces de Saintonge et d'Aunis qui l'ont vu naître et vivre : Marennes, Royan, Rochefort ...

« Les cinquante années de labeur du poète qui signe ce livre n'attendent rien des foules. (...) Cela sans aucun espoir de survie, sans le moindre goût d'aucun brin de laurier posthume, qu'on veuille bien le croire. »

Exorde – Les poésies d'Henry Mériot (1925)

Mais comme l'avait souligné Alain Quella-Villéger en introduction de deux articles [2] [3] publiés en 1986 dans la revue *Le Picton*, Henry Mériot est peut-être injustement oublié. Il fut un membre actif et reconnu d'un monde littéraire effervescent en Province entre la fin du 19^{ème} siècle et le début du 20^{ème}. Ecrivain, Poète, il était aussi journaliste critique d'art. Il correspondait avec de nombreux auteurs, de province comme Phileas Lebesgue mais aussi d'envergure nationale comme Rachilde et Pierre Loti qui furent ses amis. On pourrait citer également des amitiés littéraires avec Joséphin Péladan, Laurent Tailhade, Léon Bloy qui, pour les deux premiers, préfacèrent ses œuvres...

Henry Mériot fut « un pur artiste » [4] à « l'enfance rêveuse, habité par la voix mystérieuse qui chante dans son cœur et lui a toujours parlé » ³ et dont « l'Art reste à jamais l'unique univers » ⁴. Mais il fut aussi un travailleur manuel. Issu d'une famille d'artisans de Marennes non liée à l'art et à la littérature, il dut trouver un métier pour gagner sa vie le jour et faire parler son âme la nuit. Ce métier ce fut la reliure d'Art, mais cette contrainte matérielle donna finalement à sa poésie une coloration particulière, comme le souligna Joséphin Péladan dans la préface des « Flûtes de Jade » [5] : « Sa vie noblement artisanale pondère et équilibre l'émotion et le soin du rendu pittoresque et les assagit sans les restreindre. (...) La Fatalité est parfois une Muse, même dure. L'Ange qui nous garde s'efforce inlassablement de sublimer nos peines en profils d'âme ; et Mériot, qui doit gémir de son exil en province, de son obligation matérielle de travail, doit peut-être son plus grand charme à sa solitude et à son établi ».



Henry Mériot - non datée
reproduction de photo de famille fournie par M.Th. Juchault-Lloancy

³ « Pensée d'Octobre » – *Le Jardin de Flore*

⁴ « Les Clématites » – *Le Jardin de Flore*



Quelques éléments biographiques⁵

⁵ Photo fournie par Madame M.Th. Juchault-Lloancy (photo retouchée, voir original en annexe)

Naissance

Henri (et non Henry) Mériot est né le 1^{er} avril 1856 à Marennnes, rue Sainte-Valière (Figure 1). Il est le fils de Pélagie Maxsé, 21 ans, sans profession et de Louis Alexandre Mériot, 22 ans, boulanger, ainsi que nous l'apprend son acte de naissance.

N. 49. **NAISSANCE d' Henri Mériot**

L'an mil huit cent cinquante six, le deux du mois d'avril sur les deux heures du soir pardevant Nous Charles Maunier, Juge de Paix, Juge de Marennnes.

Officier de l'État-civil de la commune de Marennnes, canton de Marennnes, département de la Charente-Inférieure, est comparu Louis Alexandre Mériot, âgé de vingt deux ans, demeurant à Rochefort, profession de Boulanger, lequel nous a présenté un enfant du sexe masculin, qu'il a déclaré être né le 1^{er} avril à six heures du soir à Marennnes, Rue St. Valière, d'un mariage de Pélagie Maxsé, âgée de vingt un ans, profession d' (sans) demeurant à Marennnes, et de Louis Alexandre Mériot, âgé de vingt deux ans, profession de Boulanger, demeurant à Rochefort, auquel il a donné le prénom d'Henri.

lesdites déclaration et présentation faites en présence de Henri André Gauthier, âgé de quarante huit ans, demeurant à Marennnes, profession de Joueur d'Instrument de musique, et de Prosper Brisard, âgé de vingt sept ans, demeurant à Marennnes, profession de Landier en bois, et ont, les déclarant et témoins, signé avec nous.

le présent acte, après qu'il leur en a été fait lecture.

Alexandre Mériot
Gauthier
Brisard

Figure 1: Acte de naissance d'Henry Mériot
(Archives Départementales de la Charente-Maritime – 2E 230/94*)

Pélagie et Alexandre se sont mariés le 6 juin 1855 à Marennnes, en présence pour l'une de son père et sa mère, et pour l'autre, autorisé par ses parents, demeurant à Angles-sur-l'Anglin dans la Vienne, qui ne sont pas présents. Dans l'acte de mariage il est indiqué qu'il a été fait un contrat de mariage chez Maître Aiguillé, notaire à Marennnes, en date du 5 juin 1855. Les témoins du côté de la mariée sont un certain Jacques Bruel, non parent, âgé de 48 ans, de profession marchand, et Jean Bouisson, âgé de 56 ans, propriétaire. De son côté, Alexandre Mériot a un témoin, André Laville, déclaré cousin de l'époux, sans mention de profession ni de lieu d'habitation. Dans cet acte il est aussi indiqué qu'Alexandre Mériot est boulanger, domicilié à Marennnes, et que Pélagie est lingère, demeurant également à Marennnes.

Alexandre Mériot

Alexandre Mériot n'est ni Rochefortais ni Marennais de naissance. Il est né le 7 juin 1833 à Angles-sur-l'Anglin dans la Vienne. Il est le fils de Louis Mériot, meunier, et d'Anne Bréjard. En consultant l'état civil en ligne de la Vienne⁶ nous avons pu remonter quelque peu la branche paternelle d'A. Mériot. Il s'agit d'une famille établie depuis plusieurs générations à Angles-sur-l'Anglin. Le père, Louis Mériot, se maria le 17 décembre 1817 à Angles avec Anne Brajard. Dans l'acte de mariage on apprend que les parents du marié se nomment Georges Mériot et Anne Carré. Georges était meunier et il habitait avec sa femme au Moulin de

⁶ <https://archives-deux-sevres-vienne.fr/>

Jutreau, commune de Saint-Pierre-de-Maillé, située à quelques kilomètres de là. Les parents d'Anne Brajard sont Alexis Brajard, meunier également, et Anne Périviers.

Dans ses notes sur Alexandre Mériot, Marie-Gabrielle Roux nous apprend qu'il fut « distributeur de 1^{ère} classe boulanger » à bord de la frégate Zénobie et de 1858 à 1860 à bord du Coligny (une Corvette à Roues⁷). Distributeur et boulanger semblent être deux rôles différents, le distributeur s'occupant, comme son nom l'indique, de la distribution des rations à l'équipage et participant probablement à la gestion des stocks. Madame Roux mentionne une anecdote : Alexandre ne supportait pas la vue de la mer et il s'enfermait dans sa boulangerie pour ne pas la voir ! Il est curieux de s'engager dans la Marine si on ne supporte pas la mer...

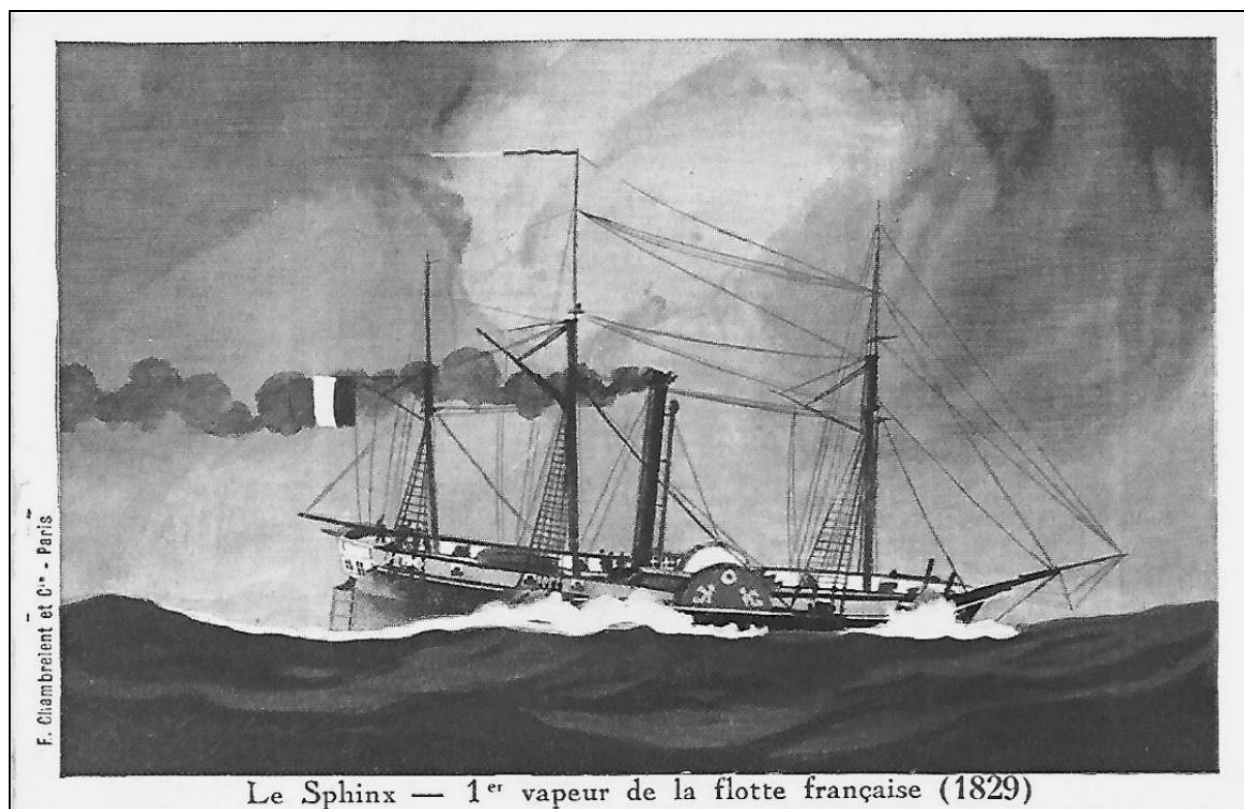


Figure 2: Corvette à Roues – Le Sphinx – 1829 (Coll. privée)

C'est en sa qualité de marin qu'Alexandre va décéder le 23 septembre 1863, à l'hôpital de la Marine de Saint-Mandrier, près de Toulon. Sa femme ne touchera pas de pension de veuve et Henry Mériot deviendra orphelin de père à l'âge de 7 ans.

Les Archives Municipales de Rochefort disposent d'un fonds numérique de photos de la famille d'Henry Mériot. Il provient de Madame Roux qui leur avait prêté les originaux pour numérisation. On y découvre une copie de photo de Louis Alexandre Mériot.

⁷ Service Historique de la Défense (<https://www.servicehistorique.sga.defense.gouv.fr/ark/7383>)

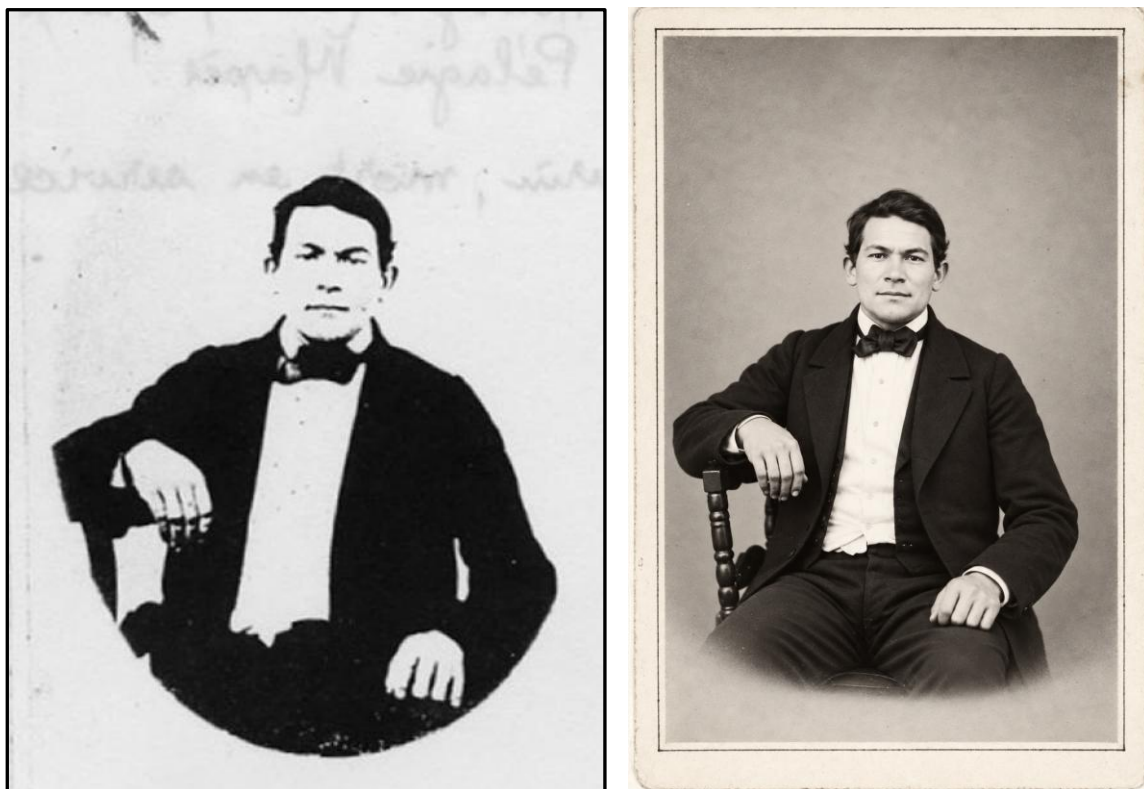


*Figure 3: Louis Alexandre Mériot, père d'Henry Mériot
Fonds numérique Marie-Gabrielle Roux - Archives Rochefort Océan (g.) et interprétation par IA (d.)*

Pélagie Maxsé

La mère d'Henry Mériot est née à Marennes le 15 juillet 1834. Elle est la fille de Julie Meunier et de Joseph Maxsé, cordonnier, qui se marièrent à Marennes le 17 août 1831. On apprend dans l'acte de mariage que les deux époux ne sont ni l'un ni l'autre originaires de Marennes.

Joseph Maxsé, ou Maxés pour le maire qui rédige l'acte, est né le 6 janvier 1803 à Saint-Cernin dans le Cantal, c'est-à-dire à quatre-cents kilomètres de Marennes. Parmi les témoins se trouvent son frère Pierre, âgé de 32 ans, cordonnier à Saint-Martin-de-Ré, Jean Maxés, 30 ans, cordonnier à Marennes et enfin Georges Maxés, 24 ans et... cordonnier à Marennes ! Il s'agit donc d'une fratrie de cordonniers venue s'installer à Marennes. Les parents de ces frères cordonniers se nomment Guillaume Maxsé et Suzanne Bladier. Dans l'acte de mariage de ces derniers on apprend que Guillaume est lui aussi cordonnier à Saint-Cernin. Il est né dans cette même ville le 11 septembre 1774 et son père, Pierre Maxés, était également cordonnier. L'orthographe Maxés semble être la bonne car c'est celle qu'on retrouve dans les actes de Saint-Cernin. Toutefois dans l'acte de mariage de Joseph et Julie Meunier, Joseph et Jean signent Maxsé, Pierre et Georges utilisent le patronyme Maxés ! On notera enfin que les frères Maxés sont la première génération à savoir signer, leur père, Guillaume, est déclaré ne pas savoir signer dans l'acte de naissance de Joseph en 1803.

Henry fut donc orphelin à 7 ans, Madame Roux confirme que sa mère dut se mettre à travailler, d'abord comme servante au château de La Gataudière, propriété d'une famille illustre, les Chasseloup-Laubat, puis à partir de 1866 elle obtint un certificat de bonne vie et mœurs auprès de la mairie de Marennes afin d'exercer le métier de sage-femme [6].



Figure 4 Centre de Marennnes – Rue Le-Terme (Coll. privée)

C'est ce métier qu'elle exercera de nombreuses années puisqu'en 1883, au mariage de son fils à Rochefort, c'est toujours cette profession qu'elle déclare. Isolée dans une telle situation il est effectivement possible que la vie aurait été difficile pour elle et pour Henry. Mais elle va continuer à habiter chez ses parents. Il est ainsi probable qu'Henry n'eut pas tant à souffrir d'une enfance misérable et que sa mère put compter sur ses parents pour la soutenir.

La grand-mère adorée

La mère de Pélagie, Julie Meunier, est née le 26 janvier 1812 à Saint-Fulgent en Vendée, à environ cent-cinquante kilomètres de Marennnes. Elle est la benjamine d'une famille de douze enfants dont le père se nomme Jacques Meunier, propriétaire, et la mère Marie Jeanne Jobard. Jacques Meunier est né le 2 juin 1768 à Saint-Fulgent, son père s'appelait lui-même Jacques et sa mère Marie Anne Baty. Contrairement aux autres branches de la famille d'Henry Mériot, on constate dans les actes d'état-civil qu'ils signent les documents.

Lesquels, après qu'il leur en a aussi été fait lecture, ont
 Leurs signatures avec nous — Julie Meunier
 Joseph Massé Jean Massé
 Pierre Maxes Georges Pierre Massé
 Babins

Figure 5 : Signature de Julie Meunier lors de son mariage

C'est probablement cette grand-mère qui a joué un rôle essentiel dans l'éveil intellectuel d'Henry. Elle a dû aussi jouer le rôle d'une seconde mère pour Henry Mériot et a épaulé sa fille « *attristée, jeune et malade* » [7]. Peut-être cette grand-mère fut-elle présente pour aider sa fille et s'occuper de son petit-fils, qui portait le prénom de son propre enfant mort quelque mois après la naissance d'Henry. Cela est d'ailleurs d'autant plus plausible que sa dernière fille née en 1845 avait 11 ans à la naissance de celui-ci et on sait qu'il a vécu dans la maison familiale. Les rôles de mère et de grand-mère ont probablement dû s'entremêler.

Cette femme était issue d'une famille ayant une position sociale établie et possédant certainement un niveau d'éducation supérieur à la moyenne de son époque. Mais laissons le poète dire lui-même l'amour pour cette aïeule, encore une fois dans ce long poème « Maison Familiale » qu'il dédie... à sa mère :

*« J'entr'ouvre le coffret où ma vie effacée
Sommeille, et j'y retrouve une page tracée
Par des doigts émus et tremblants,
Et devant cette grande et naïve écriture
Tu surgis résignée, ô pensif figure
De mon aïeule aux cheveux blancs !
Qu'importent les chagrins et les ans, et l'espace !
Je te revois, car dans mes vers ton ombre passe ;
Tu le sais bien, Mère qui dors. —
Et c'est à tes fiertés, farouche vendéenne
Qui sous chaque douleur, te redressais, hautaine
Que je dois mon culte des morts. »*

L'aïeule aux cheveux blancs, la farouche vendéenne, c'est Julie Meunier, décédée à l'heure où il écrit ce poème, et donc « Mère qui dors. ». Lorsqu'il dédie ce poème à sa mère, est-ce donc à Pélagie uniquement ou est-ce aussi symboliquement à Julie ?

Dans un autre poème des *Nefs Fleuries* il redit à nouveau son amour pour cette Mère :

*« Dans ce monde égoïste où nous versons nos larmes,
Sans espoir de bonheur, quand nous aurons passé,
Moi dédaigneux et fier, et toi le front glacé
Par les malheurs sans nombre et les grandes alarmes ;

Va, nous retrouverons dans un Eden plus beau
Que notre esprit ne peut le concevoir encore,
Toi l'amour pur des tiens, moi l'Eternelle aurore
Que mon âme entrevoit au-delà du tombeau.

Oh, tu pourras presser Mère, ma main fidèle ;
Lors, mon sourire amer redeviendra plus doux ;
Ta Sainte voudra bien te garder auprès d'elle,
Et, pensif, je viendrai t'honorer à genoux. »*

« A l'Aïeule » - Les Nefs Fleuries

La maison familiale

Julie et Joseph acquièrent une maison de Claude Fricot, gendarme retraité, et de Pélagie Meunier son épouse. Pélagie Meunier, décédée à 68 ans à Marennes le 17 mars 1851, est née à Bourbon-Vendée (aujourd'hui La Roche sur Yon) de Jacques Meunier et Marie Jaud (ou Jeux). Ce Jacques Meunier est en réalité le grand-père de Julie Meunier, qui eut donc pour fils Jacques Meunier père par un premier mariage le 11 août 1767 avec Marie Anne Baty. Mais, probablement par suite du décès de sa femme, il se maria le 5 septembre 1769 avec Marie Jeux et c'est de cette union qu'est issue Pélagie Meunier. Sans avoir plus de détails, c'est donc très probablement par l'intermédiaire de sa tante que Julie Meunier eut l'occasion de se rendre à Marennes et de rencontrer son futur mari Joseph Maxsé.

À la lecture de l'acte de vente on apprend ainsi que les vendeurs, Claude Fricot et Pélagie Meunier, cèdent la maison en viager au jeune couple. Julie et Joseph apportent la somme de 300 francs puis s'engagent à régler la somme de 100 francs chaque année jusqu'au décès des vendeurs.

Grâce à cet acte de vente nous avons une description de la maison :

« (...) [la maison] consistant en une chambre basse sur la rue, une autre chambre à la suite, une cave au dessous de cette chambre, une cour, et sur cette cour deux petites chambres basses, avec un grenier au dessus, latrine et jardin, le tout confrontant du levant à la rue, du couchant à un sentier, du midi à la maison de forget, et du nord à celle de Bouquet.

Cette maison, bien connue des acquéreurs est vendue (...) avec toutes ses appartenances et ses droits et servitudes y attachés, notamment le droit de communauté au puits qui se trouve dans le mur qui sépare le jardin de Bouquet et celui dépendant de la maison vendue (...) »

La localisation de cette maison est aujourd'hui au numéro 123 de la rue Georges Clémenceau. Elle présente une belle façade de style néo-classique qui pourrait avoir été érigée au 19^{ème} siècle. Il serait néanmoins nécessaire de mener des investigations complémentaires avant d'affirmer, avec certitude, qu'il s'agit de la maison de famille d'Henry Mériot, et pas d'une construction plus récente. La maison d'enfance du poète ayant pu être abattue entre-temps.



Figure 6 Emplacement de la maison natale d'Henry Mériot, 123 rue Georges Clémenceau
(photo modifiée par IA pour effacer un véhicule présent devant la maison)

Qu'il s'agisse ou non de cette façade, c'est bien cette maison d'enfance qu'Henry Mériot évoque dans un des derniers poèmes du recueil *Le Jardin de Flore* :

*Je reviens à présent vers la maison fermée
Que jeune homme l'on quitte avec joie, et qu'un jour,
Lorsque l'âme au creuset de la vie est formée,
On évoque tout bas en tressaillant d'amour.*

*O pierre de mon seuil, entre toutes bénie !
Toi que les chers aimés ont franchie à jamais,
Logis où j'ai pleuré devant chaque agonie,
Dis, reconnaîtras-tu ton enfant, désormais ?*

*Vais-je éveiller en toi l'instinct vague des choses,
Et vas-tu me sourire ou me glacer le cœur,
Toi qui disparaissais sous les floraisons roses,
D'où mes songes premiers s'envolèrent en cœur ?*

(...)

*J'hésitais comme un inconnu,
Je tremblais en poussant ta porte,
Foyer vers qui je suis venu
Dont l'âme est vivante... ou bien morte !*

*L'herbe haute envahit les cours,
Mais des nids jacent dans les branches ;
A l'unisson de leur amour
Ont reparu mes roses blanches.*

*Le vieux jardin abandonné
Où ne revient jamais personne
A mon aspect semble étonné ;
Et moi-même, ému, je frissonne*

(...)

*Lépreuse, mais fidèle encor,
Je revois la Flore de pierre
Me tendre sous son vert décor,
Avec un geste de prière,*

*Sa gerbe de bouquets sculptés
Mêlant aux plantes vénéneuses
Leurs longues tiges aux fiertés
Que l'oubli me rend douloureuses.*

(...)

*Alors, pensif, je suis rentré dans la maison,
Cependant que montait lentement l'oraison
Que disent chaque nuit la Nature et les choses ;
Et là, seul, oh ! bien seul en face du Passé,
J'ai rouvert à la page où je l'avais laissé
Le Livre où mes amours d'autrefois sont encloses.*

(...)

*O reliques ! voici, dans le coin bien connu,
L'épinette où, d'un doigt vigilant et menu,
La grand'mère évoquait Le devin du Village ;
Et je me grise encore à vos anciens parfums,
Musiques de jadis, vieux opéras défunts
Et charmants, tous remplis des senteurs d'un autre âge.*

*Puis c'est l'âtre désert où, dans l'ombre des soirs,
Echangeaient lentement leurs modestes espoirs
Les aïeules veillant sur nos têtes aimées. —
Mais combien d'entre nous sentent vivre en leur cœur
Toujours fier, toujours pur, le souvenir vainqueur
Des baisers d'autrefois et des maisons fermées ?...*

« Maison Familiale » - *Le Jardin de Flore* [1]

Bonheur d'enfance

Quelle fut l'enfance d'Henry Mériot ? Si on suit Laurent Tailhade, elle est faite de misère avec une mère obligée de travailler comme une esclave après le décès de son mari :

*« Résignée, elle travailla comme une esclave, pour le pain de son enfant.
Une telle misère fit dolente et contemplative la jeunesse de l'orphelin. »*

Alphone-Marius Gossez, gendre d'Henry Mériot, ajoute en 1926 [7] :

« Enfance orpheline, près d'une maman attristée, jeune et malade, — le père, marin mort en service, — veuve et non pensionnée ; près de grands-parents simples et droits, précautionneux : bonnes gens venus du pays vendéen ; c'est la grand-mère maternelle qui l'entoure et le soigne... »

D'ailleurs, pour se convaincre que l'enfance d'Henry Mériot ne fut pas malheureuse il suffit de l'écouter, dans le *Jardin de Flore*, lorsqu'il repense à son enfance :

*« Regarde le Passé, pauvre être ; ô jours d'enfance !
Beaux jours qui me hantez et vers qui, sans défense,
S'abandonne et revient mon vieux cœur puéril,
Jours de bonheur, tous pleins de souvenirs sans nombre ;
Pendant qu'autour de moi je sens grandir mon ombre,
Soyez les compagnons fervents de mon exil.
(...)
J'aimais ma solitude et j'entendais chaque heure
S'égrener lentement au fond de la demeure
Pleine d'amour, de paix et de vagues parfums (...) »*

« Les Clématites »

Mais aussi, toujours dans *Le Jardin de Flore* :

*« Temps blonds et confiants, ineffables berceaux
Tout embaumés encor d'un charme triste et tendre,
Quand mes bras implorants veulent vers vous se tendre,
Déjà la nuit m'étreint d'invisibles réseaux.

Alors deux autres mains, sûres comme les tiennes,
Ecartaient de mes pas les ronces des chemins
Pendant que je suivais mon rêve ; chères mains,
Comme on pleure à jamais vos caresses anciennes !

Et comme on pleure aussi les instants révolus
Où rien ne vous mentait, ni les yeux ni les âmes ;
Il est clos le missel des beaux épithalames ...
L'oiseau noir m'a parlé : « Jamais, oh, ! Jamais plus ! »*

« Heures Lointaines »

Enfin dans *Les Scabieuses* :

*« O mon passé naïf et riant ! mon passé
Splendide où je rêvais auprès de l'enfant blonde !
O clavier frémissant d'une ivresse profonde
Aux baisers de ses doigts !... tout un monde effacé... »*

« La Coupe »

Bien sûr la disparition du mari et du père a certainement pesé lourdement sur la vie de cette femme et de son fils ; un poème de son premier recueil *Les Scabiuses*, qui n'est pas dédié à sa mère mais qui semble résonner avec sa propre vie, semble évoquer cette douleur :

*« Lentement, lentement, elle ouvre le beau livre
Plein du parfum discret de leur ancien amour,
Et retrouvant la fleur qu'il y mit quelque jour,
Elle goûte une joie amère qui l'enivre.*

*Pour l'orphelin en deuil elle a dû lui survivre ;
Mais son âme est brisée à jamais, sans retour.
Dans cette fleur fanée, au rigide contour,
Revit tout un passé que le hasard lui livre.*

*Triste, elle se souvient ; près d'elle, son enfant
Tout en noir lui sourit ; d'un regard triomphant
La mère suit l'espoir des lointaines années...*

*Son œil pensif s'allume, ardent, spirituel,
Cependant que là-haut, en plein azur, au ciel,
Vibre le timbre d'or des heures fortunées ! »*

« L'espoir dans l'Avenir »

Et un peu plus loin, dans le même recueil, ce poème dédié cette fois directement à sa mère :

*Les jours suivent les jours ; nos sombres destinées
Gravitent lentement vers un monde meilleur ;
Et nos illusions, comme des fleurs fanées,
Tombent et vont rouler sur le seuil du bonheur.*

*L'espoir s'enfuit alors, nous laissant la douleur ;
Et nous recommençons nos pénibles journées...
Nous suivons le chemin, âmes abandonnées,
En regardant des cieux l'immense profondeur.*

*Parfois un chant plaintif s'échappe de ma lyre ;
Tel un souffle léger qui dans la nuit soupire,
Passe et s'évanouit sur la cime des flots ;*

*La main pressant la main nous marchons en silence ;
De notre cœur brisé s'échappent des sanglots,
Et nous cherchons en vain la divine Espérance ! »*

« A ma mère »

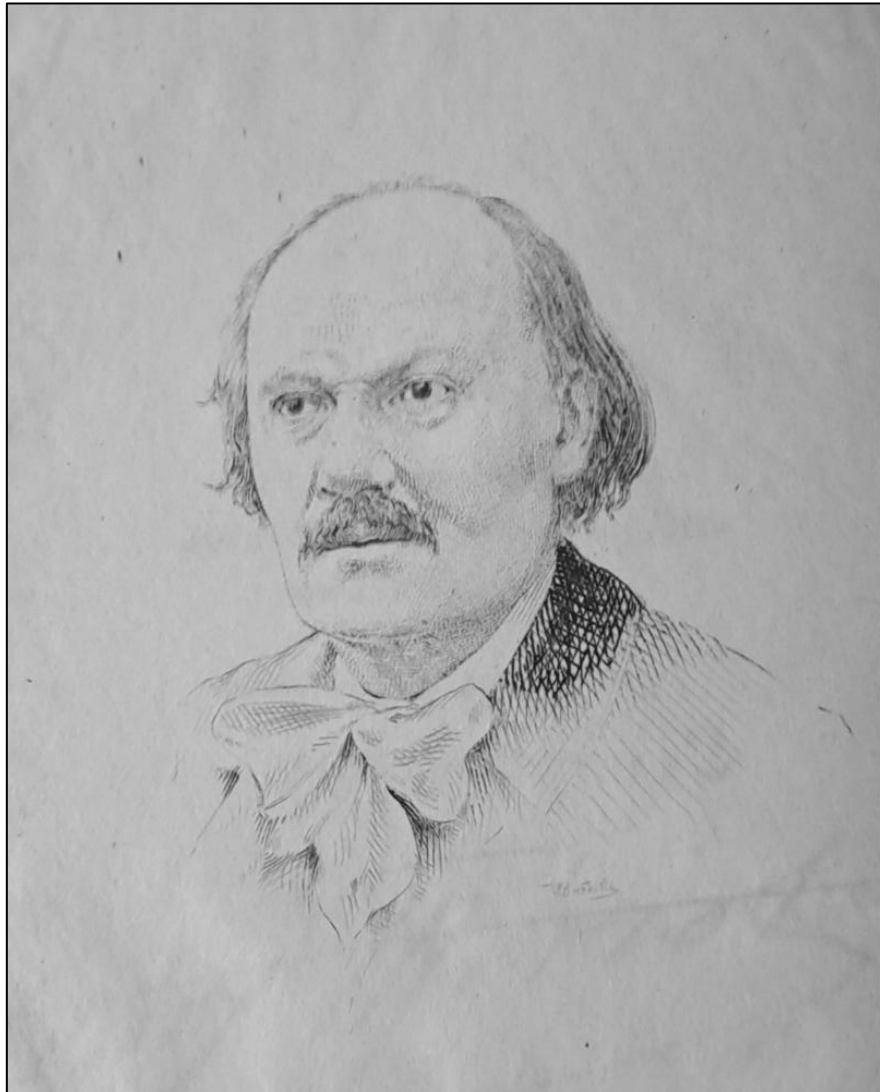
Et à cet instant bien sûr on pense au mot d'Alphonse-Marius Gossez : *Enfance orpheline, près d'une maman attristée, jeune et malade*... Néanmoins il nous semble que s'il y eut de la tristesse dans la jeunesse d'Henry elle est peut-être à rapprocher de la mélancolie, de la solitude d'un caractère particulier, celui d'un poète. Comme il le note lui-même à plusieurs occasions :

*« J'étais l'enfant songeur et seul, dont les pensées
Par le flot et le vent furent longtemps bercées ; »*

« Ex-Voto » – Les Nefs Fleuries

*« Avec vous je revis mon enfance rêveuse
Et fière, et comme alors, la voix mystérieuse
Qui chante dans mon cœur et m'a toujours parlé
Me redira les mots qui m'auront consolé »*

« Pensée d'Octobre » - Le Jardin de Flore



*Henry Mériot Ecrivain*⁸

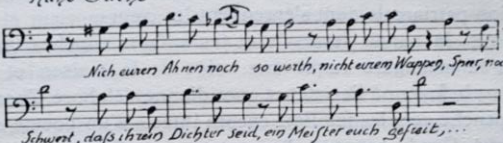
⁸ Image extraite de *H. Mériot, Les poésies*, Paris: Librairie Alphonse Lemerre, 1925 [1]

Laurent Tailhade, préface aux *Lys de Minuit*

Cette préface, signée L. Tailhade, est reproduite ici car elle me paraît une belle évocation du poète, du relieur et de l'homme.

PRÉFACE

Haps Sachs



*Nich euren Ahnen noch so werth, nicht euren Wappen, Spars, noch
Schwert, daßs ihr ein Dichter seid, ein Meister euch selbst,...*

Richard Wagner

Un artisan, le soir, ayant clos ses volets, fermé sa porte et suspendu la tâche quotidienne, prend place à table, dans l'intérieur de son logis, pour le repas qui, de l'aïeule aux petits enfants, groupe sous les clartés d'une lampe amicale, toute la maisonnée. Une ambiance de paix, une étroite douceur l'environne, un charme de sentir, à travers l'humble familiarité des choses, tous les êtres qui l'aiment associés à sa vie et témoins de son labeur. La grand'mère à cheveux blancs et l'épouse à cheveux gris, les filles saines, riantes et fortes, les fils — printemps sacré — dans le robuste orgueil de leur adolescence, la famille entière s'échelonne autour du maître bénin et respecté.

Ici, le travail, la concorde, la tendresse continuelle dispensent leurs meilleurs fruits. Peu importent le cadre et le décor. Une joie intime, profonde, le calme orgueil des jours

16

PRÉFACE

aimants et laborieux ennoblit sa médiocrité : rien n'est vulgaire autour des grandes âmes. C'est un intérieur à la Chardin, où les têtes compréhensives et bonnes s'éclairent de lumières paisibles, où chaque détail concourt à l'harmonie exquise et pénétrante, à la bourgeoise poésie, à la vision patriarcale dont s'éprennent les cœurs.

Puis, la nappe desservie et les enfants couchés, tandis que la ménagère vaque aux soins de la maison et que meurt le foyer où l'existence quotidienne s'élabore, l'homme se penche vers les feuillets encore intacts d'un poème commencé. Car la besogne de ses mains confine de près à la chose intellectuelle. Ouvrier d'art, il n'a point abdiqué les nobles soucis du rythme, l'amour des formes élégantes et du Verbe mélodieux.

Relieur, il donne aux poètes un harnois triomphal, enrobe leurs ouvrages, d'une parure condigne. Il interprète son émotion par le faste. De la pensée à l'extérieur du livre, il a opéré ce que Théophile Gautier nommait « une transposition d'Art ». Il rend visible à tous et présente l'inspiration des maîtres.

Sur le maroquin grenu, la basane fauve, sur les brocards, les moires, les tabis, sur le vélin aux reflets soyeux, il empreint des reliefs, incruste des émaux, gaufre des ors. Avec ces choses vulgaires : funin, cuir, papiers moirés, teints à la cuve, suscitant des merveilles égales aux chefs-d'œuvre somptueux du joaillier, du ciseleur et de l'orfèvre, il objective en de purs symboles, en de riches et fiers simulacres, l'âme de Baudelaire ou de Chénier.

Du plus beau don, la Muse a rétribué ce culte rendu à ses fils aînés. Promu au rang d'artiste, l'ouvrier d'art, sans quitter ni ralentir, un seul instant, la besogne de ses mains, a parallèlement édifié les architectures de son cerveau.

Et voici que les heures nocturnes tombent dans le silence de la maison endormie. Une ombre flotte sur l'atelier du père, estompant les formes, les cartons, les ais, les presses, les volumes décousus, les outils chers témoins de l'effort quotidien. Mais lui, à présent délié de toute autre cure, n'ayant plus souci que de paroles harmonieuses, incliné sous la lampe, jusqu'au premier matin, accorde aux silences de la nuit le nombre de sa pensée et dans le calme propice d'une longue vigile, entend sonner les rimes d'or. Comme il a le goût des vocables magnifiques, des parures, de l'or, des étoffes impériales, des gemmes coruscantes, des fleurs, des aromates et des chaudes lumières, il s'évade. Loin de la demeure obscure, du logis modeste et laborieux, par les chemins que prirent Faustus, le typographe et le maître d'école, par la *Via Sacra* de la poésie et du rêve, il aborde aux pays inconnus. Il prend part à la nuit du Walpurgiss, au sabbat classique des Égyptiens et des Sirènes, à la chasse d'Hérodias et de la fée Habonde. Il assiste aux nobles fêtes de la Renaissance italienne, aux cortèges, aux passes d'armes, aux décamérons. Il monte à la *loggia* des Landi. Sous les voûtes blanc et or, les voûtes en mosaïque, à *Santa Maria dei fiori*, il écoute les anges patriciens de Léonard ou de Botticelli entonner le *Magnificat*. Sous les nobles cyprès de la Toscane et de l'Ombrie, il entrevoit la robe

transparente de Béatrice, le froc lumineux du *padre Francesco*. Il se plaît aux gestes de Chevalerie, à la haute prouesse des Amadis et de Lancelot. Il adore le Graal propitiatoire sous la coupole du Montsalvat ; il fait sienne la « leçon de Bayreuth »¹. Mais il ne se délecte pas moins aux contes pralinés de la Régence. Il goûte, il comprend, il exécute aussi, par la force omnipotente du Verbe, les prodiges superbes de l'émailleur et du verrier. Ses poèmes abondent en rosaces lumineuses, en émaux champlévés. Ce qui ne l'empêche aucunement, d'exalter Watteau, l'Ecole Française du XVIII^e siècle, d'aimer Latour et la Rosalba, de décrire leurs talents avec des mots appropriés. Les soupers de la Muette n'ont rien qui lui déplaise. Et s'il allume au reliquaire des Madones espagnoles une cire pieuse, il ne considère point les torches et les girandoles profanes, les feux de toute sorte dont reluit ce « corbeau noir », la Parabère, faisant carrousse avec Philippe d'Orléans.

Au milieu de cet appareil, de ce faste, de ce luxe verbal, irradiations et chatoiements, le fidèle ouvrier ne perd point de vue, il n'adjure en aucune circonstance l'art manuel dont il s'honore. Compulsez le recueil où ses poèmes sont inscrits. Parmi les enluminures, sur les fonds d'outremer, de cinabre et d'or où les vierges préraphaélites, issant comme un pistil, des calices des fleurs, où les jeunes dieux, pareils au Méléagre de la *Villa Médici*, érigent leurs silhouettes délicates, apparaît, dans le modeste arroi de son labeur

1. Péladan, *La Science de l'Amour*.

professionnel et cette pauvreté que dore un souci généreux du Beau, le maître relieur. « Chacun sait parmi nous qu'il « ne faut pas déchoir », dit-il : car la noblesse du Travail n'oblige pas moins que celle de l'Épée. Il exalte avec un filial enthousiasme Cuzin, le grand aïeul engendré par Clovis Eve, ne demandant pour soi-même d'autre louange, après sa mort, que la bonne renommée attachée aux maroquins, aux plats, aux dorures « où le Rêve a fixé pour jamais son savoir ». Il ne veut d'autre Parnasse que son établi.

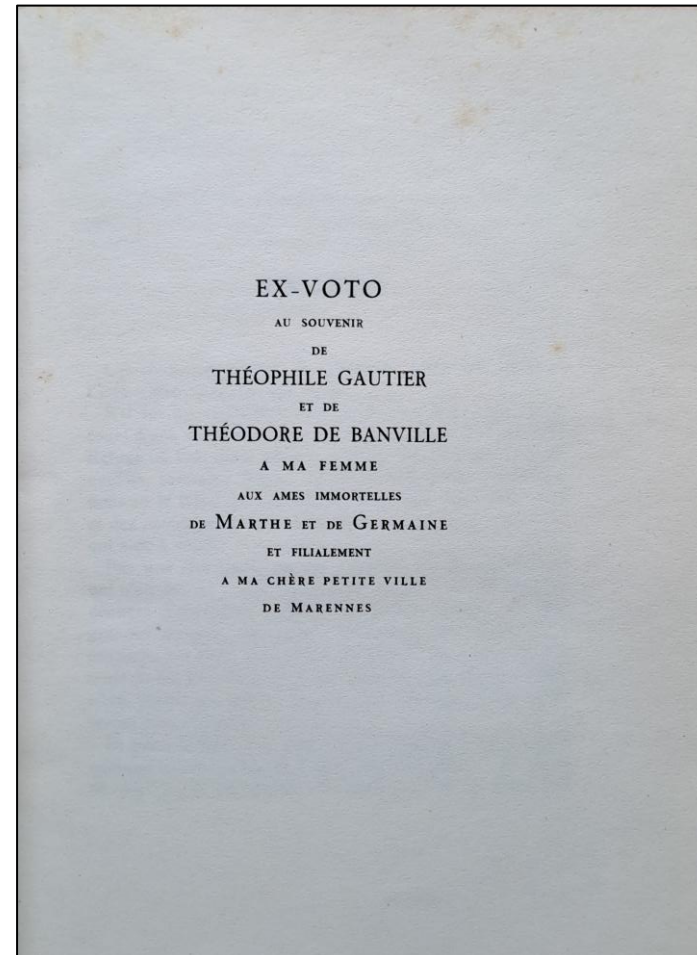
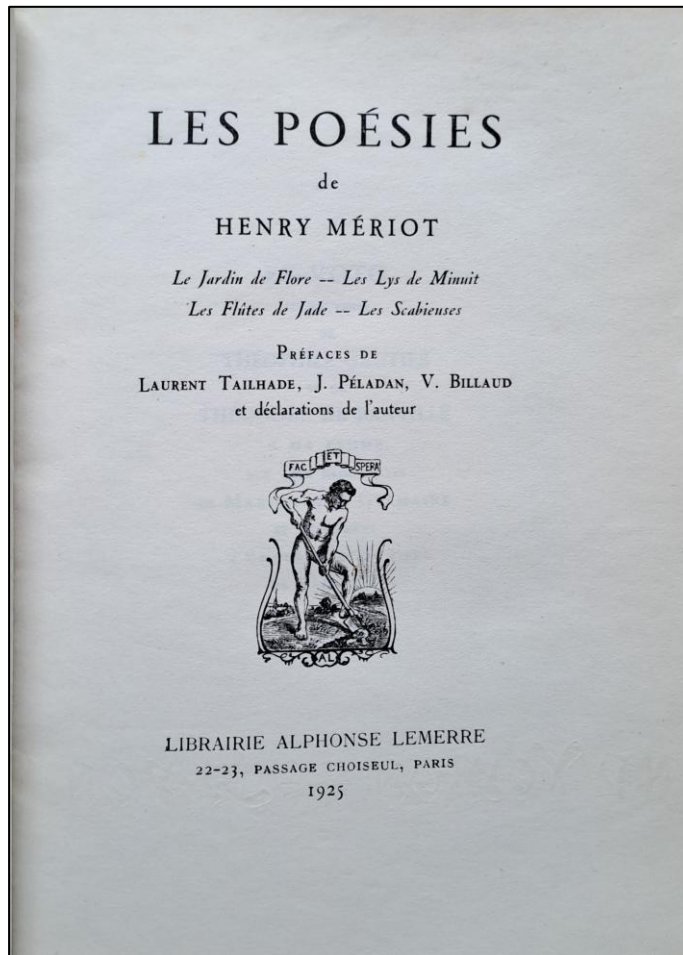
Or, ce docte artisan, cet imagier, cet exemplaire ciseleur de métaux, passionné pour son art comme le Maître Cardeilhac de Théodore Hoffmann, cet assembleur de perles et de gemmes, ce peintre, cet ouvrier abstracteur de belles rimes qui, pareil au Faust de Rembrandt, évoque la figure du Monde sur les murs ténébreux de son atelier, ce cordial époux, ce père de fils doués pour les Arts et fidèles au Travail, cet homme, orgueilleux de son obscurité, obscurité d'où sort tant de lumière, c'est le poète Henry Mériot.

* * *

Entre *Les Scabieuses* et *Les Flûtes de Jade* que publièrent, vers 1890, les éditeurs des *Muses Santones*, et ces *Lys de Minuit* dont l'auteur, mû par un sentiment d'amicale déférence, veut bien me demander, aujourd'hui, l'inutile préface, a tenu dans son intégralité la carrière de l'homme et de l'écrivain. Henry Mériot, en effet, journaliste abondant,

Les poésies

Cet ouvrage contient les principales œuvres poétiques d'Henry Mériot. Il fut publié chez Alphonse Lemerre, célèbre éditeur des poètes parnassiens (Baudelaire, Mallarmé, Verlaine ...). On présente ici un seul poème de cet ouvrage de plus de 500 pages ...



Les Clématites

A G. Mauberger.

Regarde le Passé, pauvre être ; ô jours d'enfance !
Beaux jours qui me hantez et vers qui, sans défense,
S'abandonne et revient mon vieux cœur puéril,
Jours de bonheur, tous pleins de souvenirs sans nombre ;
Pendant qu'autour de moi je sens grandir mon ombre,
Soyez les compagnons fervents de mon exil.

Les yeux clos, je te vois, berceau des Clématites
Où je réfugiais mes songes ; stalactites
Innombrables, tes fleurs qui neigeaient sur mon front
D'enfant triste, le soir, nimbaient mes rêveries ;
Ah ! combien j'ai vécu d'odelettes fleuries
Que d'autres et moi-même, hélas, ignoreront !

J'aimais ma solitude et j'entendais chaque heure
S'égrener lentement au fond de la demeure
Pleine d'amour, de paix et de vagues parfums ;
Et je ne quittais qu'à regret vos voûtes blanches !
Étoiles de mes nuits, candides avalanches,
Dont les bouquets tremblants sont aujourd'hui défunts.

J'associais vos fleurs grêles, fines et pures
Aux vers purs de Chénier ; vos légères guipures
M'enseignaient le travail délicat des beaux vers.
Votre simplicité fragile et précieuse
Guidait vers la Beauté ma constance pieuse,
Car l'Art reste à jamais mon unique univers.

Il suffit qu'un instant, calme et fine Saintonge,
Ton nom vibre comme un son de cloche, et prolonge
Sous mon front résigné mes timides Espoirs,
Pour que surgisse et chante en l'âpre solitude
Où je vais, le fantôme adoré de l'Etude,
De mes jours de lumière et de mes si beaux soirs !

Fleurs qui m'apparaissez au hasard de mes courses
Et qui neigez sur les chemins, petites sources
Où vint s'abreuver un poète adolescent,
Les hivers auront beau déchirer vos pétales,
J'aime trouver en vous, ô mes étoiles pâles,
Le viatique d'un résigné qui consent.

Car son âme consent et n'attend rien des hommes ;
Car il sait que le soir du dernier jour, les sommes
Des labeurs accomplis, les jougs et les colliers
Seront très justement pesés, et qu'équitable,
Auprès des bons bergers des peuples, à sa table,
Le Maître accueillera les chanteurs oubliés !

Contes à l'encre bleue

Voici les deux premiers textes de *Contes à l'encre bleue*, écrit entre 1880 et 1882.

Un bal chez les Pâquerettes

A Gaston Dujarric.

Il y avait bal ce soir-là chez les pâquerettes. La lune, de sa clarté faible et pure, éclairait au loin les champs et découpait en silhouettes noires les peupliers hautains. Les lucioles avaient été chargées des illuminations, pour bien faire les choses, on avait prié les liserons enguirlandés comme des lianes et suspendus aux arbustes, de rester fleuris toute la nuit ; les liserons avaient promis leur concours. Des brises tièdes passaient ; tout aimait à cette heure dans la grande nature ; il y avait longtemps que les cloches du hameau prochain s'étaient tues, et tout-au fond, là-bas, on apercevait, dressant son aiguille frêle surmontée du coq Gaulois, le clocher sur lequel Phœbé dardait ses rayons jaunes.

A l'orchestre, fauvettes et rossignols accordaient leurs voix perlées ; il y avait plus de cinquante exécutants et parmi eux des solistes incomparables qui se rengorgeaient dans leur habit noir. Les invités arrivaient en foule ; il y avait de grands Lys superbes vêtus de pourpoints tailladés en satin blanc, comme les pages du Moyen-Age ; ils passaient donnant le bras aux Roses trémières, dont les robes fraîches écloses brillaient merveilleusement ; il y en avait aussi qui venaient des jardins, mais elles se tenaient un peu à l'écart, conversant avec de riches Œillets de Chine, parce que noblesse oblige ; puis vinrent les Boutons d'Or en habit orange, les Violettes de Parme et celles des bois, toujours simples mais toujours exquises ; les Eglantines à peine nuancées portant à leur corsage, comme des diamants, les gouttes de rosée que leur versent les Génies de la Nuit. Puis vinrent les Scabieuses dans leurs robes de veuves, elles avaient mis pour la circonstance des toques constellées d'aiguilles blanches, de ravissants Muguets agitant leurs clochettes Grecques les accompagnaient ; enfin le défilé dura une heure entière, et je ne puis vous dépeindre le costume de chacun, n'est-ce pas ? Pervenches en robes de soie bleue, Jasmins avec leurs cols de dentelle fine, que sais-je ! un monde de somptuosités.

Le bal commença aux accords d'une symphonie immense dont Beethoven et Mozart eussent été jaloux, puis les groupes s'ébranlèrent ; ah ! c'était merveilleux de voir ainsi toutes les frêles créatures du printemps s'en donnant à cœur joie, bondissant sous la musique effrénée qui jaillissait en notes de cristal du gosier des musiciens ailés ; combien d'intrigues se nouèrent cette nuit-là pour suivre leur cours sous les chaudes haleines de l'été, là-bas, dans les blés mûrs ou au fond des ravins creux qu'égaient les ruisseaux jaseurs ! Jusqu'au matin dura la fête ; la Nuit accoudée sur le croissant pâle de la Lune, contemplait joyeuse le bal des pâquerettes, tandis que les étoiles, comme des lampes d'or, brûlaient silencieuses, au fond du firmament noir.

Mais l'aube vint tracer à l'horizon une ligne violette qui devint plus claire d'instant en instant,

lentement, une à une, les lampes s'éteignirent ; les coqs, claironnant dans les cours des fermes, jetèrent leurs appels stridents ; alors les couples s'en allèrent, lassés mais heureux ; ils disparurent chacun de son côté, tandis que quelques enthousiastes marquaient les dernières mesures de la Valse des Roses.

Et bien des fleurs le lendemain n'ouvrirent pas leurs corolles ou penchèrent vers le sol leurs pétales alanguis.

J'ai écrit cette histoire, chère lectrice, sous la dictée d'un passereau ; témoin indiscret et reporter fantaisiste de la Gazette qu'on lit dans le monde des Fleurs.



Carmen

A Jean Richepin.

Tous ceux pour qui l'Histoire de la Peinture est une étude chère se souviennent assurément de cet artiste fantasque et insociable que l'Ecole Andalouse appela Herrera le vieux, et dont le véritable nom était Francisco de Herrera. Ce peintre qui fut un des maîtres de Velasquez et qui, vers 1616, était dans tout l'éclat de sa gloire, eut un caractère si hargneux, dit l'histoire, que personne, pas plus ses élèves que ses enfants, ne put rester auprès de lui ; seule, une bonne vieille domestique à qui il ordonnait de badigeonner au hasard les toiles d'où il tirait ensuite ses brutales mais puissantes compositions, put le servir jusqu'à la fin de sa vie qui fut longue, à ce que dit la Chronique. Peut-être l'aventure que nous allons raconter fut-elle un peu la cause de l'humeur sombre et taciturne de ce maître.

Dans une vaste salle tendue de draperies noires à crépines d'or, le vieil Herrera peignait fiévreusement. Un silence absolu tombait du plafond dans la grande pièce que, seules, deux immenses toiles décoraient et dont les personnages apparaissaient confusément dans la bordure des cadres. De cette peinture à laquelle il avait voué tout son amour d'artiste, et qui devait être son œuvre capitale, il n'avait jamais ouvert les lèvres devant ses confrères ; il y avait bientôt près de trois années que cet homme, d'ordinaire si peu patient, s'était attaché à cette page patiente ; s'enfermant chaque jour avec son modèle, cherchant à faire jaillir la vie de ce portrait pour lequel il délaissait volontairement tous les procédés qu'il employait dans ses travaux ordinaires.

Car c'était un portrait ; par hasard il avait rencontré l'Idéal de Beauté de ses songes ; dès lors sa volonté forte s'était mise en lutte, une lutte terrible, contre les difficultés de son art. Elle vivra ! se disait-il. Carmen posait ; sa tête blanche se détachait vigoureusement sur le fond de velours noir des draperies. Une grande jeune fille frêle, dont les yeux bleus avaient dans leurs regards vagues comme une souvenance d'outre-vie ; le regret d'un monde lointain, aimé dans des temps très-anciens, mais perdu pour toujours. La jeune sœur blonde d'Inès de las Sierras, celle qui dansait un poignard dans le cœur.

Herrera, nerveux, travaillait avec ardeur, reproduisant un-à-un tous les charmes de cette nature mélancolique, détaillant les traits mièvres et délicats de l'enfant enthousiasmée qui croyait bien

sincèrement qu'elle servait de modèle au plus grand artiste d'Espagne. Mais ce que la toile ne disait pas encore, c'était cette expression inouïe du visage de Carmen ; cette note malade en sa gracilité de tout son être qui la faisait ressembler à quelque Péri descendue sur la terre pour un jour, et qui, une fois parmi les hommes, se serait vue, par quelque puissance occulte, contrainte d'y demeurer désormais. Vois-tu, lui disait le vieillard, tu verras éclore sous mes pinceaux une seconde Carmen, aussi belle, aussi idéale que toi, dussè-je ne produire jamais que ton image dans tout le temps qui me reste à vivre ; je ne laisserai mon œuvre que lorsqu'elle sera entièrement digne de toi et de moi-même ; dans aucun temps les grands coloristes de l'Italie n'auront légué à l'admiration future une semblable preuve des puissances de l'Art ; il faudrait les rayons fauves et tristes du Soleil d'octobre pour rendre la beauté de ta chevelure qui moutonne sur ton col plus blanc que celui des cygnes ; eh bien, je composerai, je trouverai des tons assez riches, qu'on n'aura pas employés jusqu'ici. Certes, le Titien semble avoir dit le dernier mot de la couleur, Corrège celui de la grâce ; n'importe ! bien que j'aie derrière moi tout un passé d'Art immense, tu seras la plus belle Carmen, entends-tu, la plus belle ! Et le vieillard tremblant attirait dans ses bras la pâle jeune fille dont on voyait le front rosir, à force de bonheur, car il l'aimait comme son enfant, et il la couvrait de baisers, tremblant d'inspiration. Bien qu'il retombât à certaines heures dans son humeur atrabilaire, jamais Carmen ne s'en apercevait ; il aurait eu trop de douleur si par sa faute une larme était venue mouiller les cils de velours de celle qui, maintenant, faisait son adoration.

Les mois s'écoulaient, et le portrait lentement prenait vie, mais comme les longues séances avançaient peu le travail ! Souvent, Herrera, seul devant sa toile aimée, restait, tête basse, cherchant à faire sortir de son cerveau, où tant d'espoirs avaient vieilli, l'étincelle qu'il voulait jeter au front immaculé de son œuvre ; et comme devant une Châsse, il adorait, mains jointes ; on eut dit que le vieux maître espagnol priait.

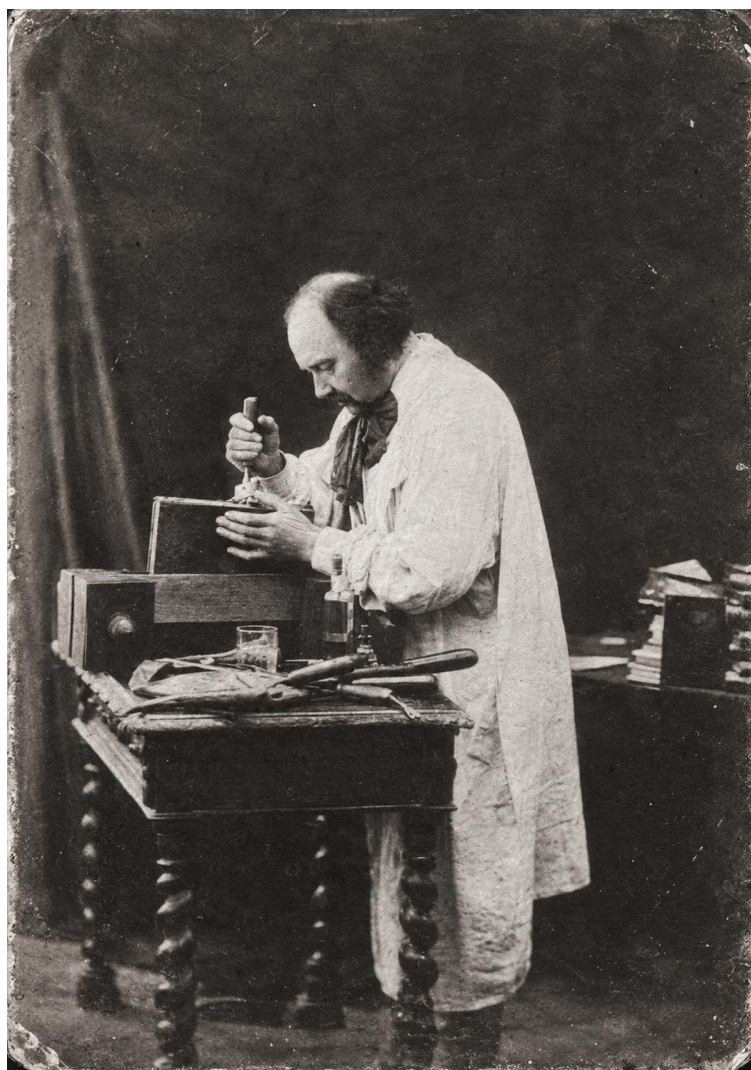
Un jour Carmen fut obligée d'interrompre l'artiste. J'ai bien froid, maître, lui dit-elle. Et craintif, vacillant de peur sur ses jambes usées, il avait aidé l'enfant malade à se dévêtir et l'avait couchée chaudement, veillant sur elle, sans cesse, comme un avare. Carmen ne devait plus poser devant lui ; cette enfant nerveuse était trop frêle pour notre terre.

Un matin, la Péri prit son vol vers les Sphères qu'elle semblait tant chercher du regard durant les heures de solitude. Elle fut parée de voiles blancs et de grands lys, les fleurs qu'elle avait préférées ; Herrera conduisit, ferme dans la douleur, le corps de sa dernière amie, et recouvrit d'un grand marbre blanc sa dépouille mortelle ; on y grava cette seule inscription : *Carmen*.

Mais l'eau des pluies séjournant sans relâche dans le creux des lettres a fini par les effacer entièrement ; il y a là maintenant un trou profond où viennent boire aux beaux jours les hirondelles qui émigrent d'Orient.

Marennes, Mars 1882.





Henry Mériot Relieur⁹

⁹ Photo fournie par Madame M.Th. Juchault-Lloancy (photo retouchée, voir original en annexe)

La formation de relieur

Alain Quella-Villéger a résumé dans *Le Picton* [2] la formation de relieur d'Henry Mériot:

« Après d'élémentaires études classiques au collège de Marennes, ou autodidactes — pour le dessin —, Mériot quitte sa ville natale à l'âge de seize ans pour aller apprendre à Niort la reliure d'art, la dorure et l'encadrement. Il commence comme ouvrier en août 1872 pour deux mois puis revient à Rochefort continuer son apprentissage durant un an. En décembre 1873, il part pour Bordeaux avant de se fixer un an à Ribérac (juin 1874-avril 1875), et de clore sa formation par trois années vécues à Périgueux (avril 1875-juillet 1878). C'est donc un « tour du Sud-Ouest » et non un « tour de France » comme d'aucuns l'ont pu croire.

Madame Lallement, historienne de Marennes, pense qu'Henry Mériot fut l'apprenti dans cette ville de Marie Jean-François Florentin, dit Florentin Aîné, un des trois frères d'une famille de libraires, relieurs et imprimeurs venus du département de la Meurthe et qui s'installèrent dans la région au milieu du 19^{ème} siècle. L'activité de relieur (et de libraire et imprimeur) de Florentin Aîné à Marennes est attestée dès 1859 par l' *Annuaire-almanach du commerce de l'industrie de la magistrature et de l'administration* [8]. Elle nous apprend en outre que Florentin Aîné, en plus d'être relieur et libraire, avait repris en 1857 le premier titre de presse de la ville, fondé en janvier 1834 par Joseph Sylvestre Raissac : *Le Journal de Marennes*. Il serait donc tout à fait envisageable qu'Henry Mériot ait fait son apprentissage initial de relieur chez Florentin Aîné. On sait d'ailleurs par Laurent Tailhade notamment, qu'au cours de son compagnonnage il fut journaliste, par exemple à Bordeaux, et que plus tard, une fois installé à Rochefort, il demeura chroniqueur de la vie artistique de sa ville dans différents journaux dont *Les Tablettes des Deux Charentes*. N'aurait-il donc pas appris auprès de Florentin Aîné le métier de relieur et pratiqué également celui de rédacteur pour les rubriques d'art et de littérature ?

Un dernier élément vient donner de l'épaisseur à l'hypothèse qu'Henry Mériot fut apprenti chez Florentin Aîné. Ce dernier se retire en 1881 et cède son affaire à un certain Jules Bertrand qui travaillait pour lui depuis de nombreuses années. Or en 1883, lorsqu'Henry Mériot se marie, parmi les trois témoins du couple se trouve un certain ... Jules Bertrand, âgé de 27 ans, demeurant à Marennes et de profession imprimeur !

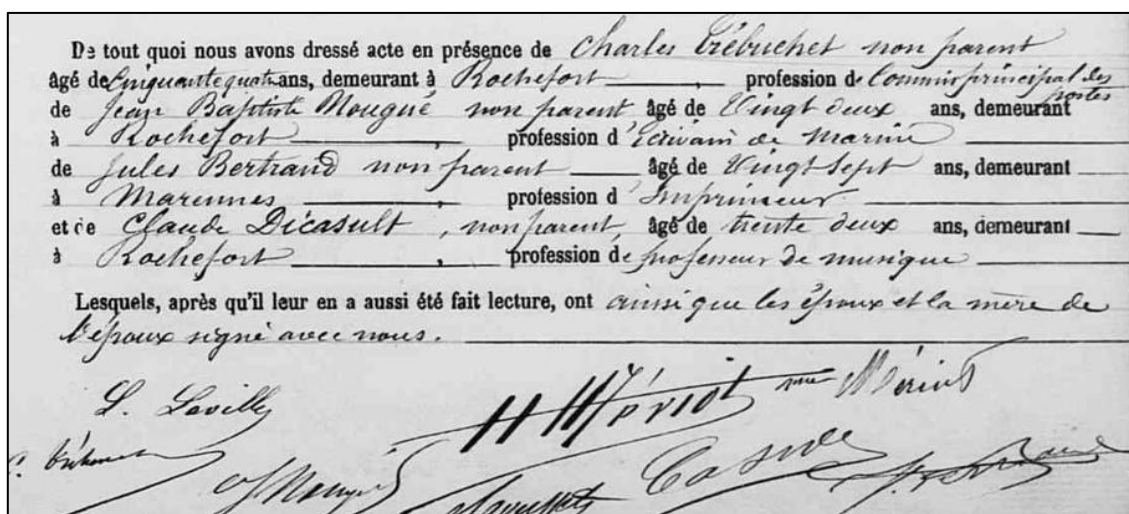


Figure 7: Extrait de l'acte de mariage d'Henry Mériot et Louise Laville (Archives Départementales de Charente-Maritime – 2 E 311/288*)

Que peut-on dire de plus sur la formation de notre poète ? Qu'il fut bien reçu Maître à l'issue

de son compagnonnage. En effet dans *Les Lys de Minuit*, il écrit ces vers autobiographiques :

*« Si le vieux Relieur eut des jours très heureux,
Et si son art fut grand, nul ne s'en souvient guère ;
L'atelier est si vide et lugubre où naguère
L'amateur écoutait ses conseils rigoureux*

(...)

*Au pauvre babut noir où repose, cachée,
Son œuvre de maîtrise, il vient, tête penchée,
Jeter en soupirant un regard de vaincu ;*

*Il sent que tout est vain : qu'il grossira la liste
Des chercheurs d'idéal qui n'ont pas survécu ; »*

« Déclin » – Les Lys de Minuit

Au fil des années, Henry Mériot installa son atelier en différents lieux de la ville dont la place Colbert. Ci-dessous une « photo » d'époque, régénérée grâce l'IA à partir d'une photocopie.



Figure 8: Atelier Henry Mériot Relieur, place Colbert¹⁰

¹⁰ Photo fournie par Monsieur P. Chenin (photo retouchée, voir original en annexe)

Evocation de l'Atelier de reliure

Ci-dessous quelques photos de famille de l'Atelier. On voit Henry Mériot avec ses fils André et Camille en arrière plan. Le jeune homme assis sur la table de travail n'est pas identifié.



Figure 9: Henry Mériot, ses fils Camille et André et une personne non identifiée (P. Chenin)



Figure 10: Camille et André Mériot, Yvonne Prosper à l'atelier (P. Chenin)

Dans *Henry Mériot, le dernier romantique* [7], A.M. Gossez, l'un des gendres du poète, évoque, en hommage à sa femme, Marie-Louise, l'atelier familial :

*Voici, au crépuscule vespéral,
l'atelier où ton père et tes frères travaillent,
— les artisans du Livre —
où ta mère travaille,
lasse et vieillie, mélancolique,
et qui regarde,
— par la fenêtre toute ouverte du cousoir —
sur le passé ou le lointain, toujours...
où travaille celle-ci qui semble être ta sœur
et qui, longtemps, fut ton amie,
et, distraite, sourit
entre deux échafaudages frêles de volumes,
tout nus encore, et haut dressés en piles blanches.*

*Le soir ne descend pas tout à fait
entre les falaises de la rue solitaire.
Il a plu, et c'est l'hiver.*

*C'est l'hiver avant la nuit qui vient,
avant l'heure des lampes, l'heure brusque
où les ampoules électriques dissiperont le mystère ancien
et le silence laborieux de la demeure.*

*L'heure atténue l'éclat neuf
des dorures et des cuirs trop brillants,
avant cette seconde aurore :
et ce sera son aube artificielle, et soudaine, bientôt,
qui bouscule les ombres, et tire de sa torpeur
la reprise d'efforts pour toute une veillée.*

*Les grands outils sont au repos au fond des encoignures
où luisent seuls les cuivres aux poignées arrondies
sur la presse maintenant vide,
et l'éclair preste atténué, du couteau pâle et droit,
qui tranche, sous le nez
du massicot noir, obtus, épais.
Avec son front vaste, penché sur le réchaud,
qu'il semble qu'il attise,
ton père, tout le jour, surveille la chaleur douce —
et l'éprouve,
juste à point — de ses fers ;
et dans l'or qu'il plaquait aux chagrins,
basanes ou maroquins,
d'une main tremblante et d'un geste sûr,
il incruste quelque titre fameux
ou quelque nom obscur*

*ou quelque fleuron futile...
Un grand in-folio ouvert au coin de cette table...
Il s'incline longtemps
et contemple les mors d'une eau-forte assombrie.*

*L'un de tes frères habille un dos d'albe velin
et d'un léger pinceau
trace, sur les plats candides, des rinceaux
ou des lettres gothiques.*

*L'autre choisit pour assortir,
entre plusieurs,
des gardes colorées aux fantasques zébrures.*

*Silence. Rêve. Espoirs. Inquiétudes ?...
Ces fronts, ces yeux, ces mains semblent vous ignorer,
trop pleins de l'attentive et adroite habitude
aux lents et minutieux décors :
subtils préparatifs, précis travaux d'approche ;
il faut plier et coudre et presser des feuillets :
Chines minces, Japon soyeux, Hollande rudes,
Arches souples, Lafuma crus,
Papiers couchés qu'effrite la cassure...
On râpe et l'on ébarbe...
aléatoires destins d'autres papiers de bois !...
Tout s'encarte, et s'endosse, et se couvre, et s'habille !
et se dorent les dos zébrés de leurs nervures.
ou sobres, jansénistes.
Et le Livre vêtu
se carre entre ses plats qui doucement s'incurvent.*

*Œuvre des artisans digne des grands artistes.
Œuvre des artisans, encor émus parfois
si quelque ancien poète en leurs mains apprêté,
quelque penseur sacré, quelque écrivain subtil
perdure pour des siècles, par leurs soins préservé.*

*Et dans l'heure tombante, il semble que, ce soir,
flotte dans l'atelier obscur et recueilli,
grâce à ces ouvriers conscients de la beauté
que leur geste peut enclore,
un peu d'éternité que leurs doigts diligents
voudraient perpétuer.*

*Les lampes tout à coup ont brusqué
les visages éteints, les livres effacés.
L'or éclate, luisent les cuirs et les papiers chatoient.
Des pensées se révèlent dans les yeux et les rides.*

*Et ta mère,
par la fenêtre ouverte du cousoir,
regarde sur le lointain du souvenir.*

*O ma femme! regarde aussi, en toi regarde :
il en est là plusieurs sans doute,
— il en est une sûrement —
qui songent, et t'évoquent, ce soir...*

Réalisations

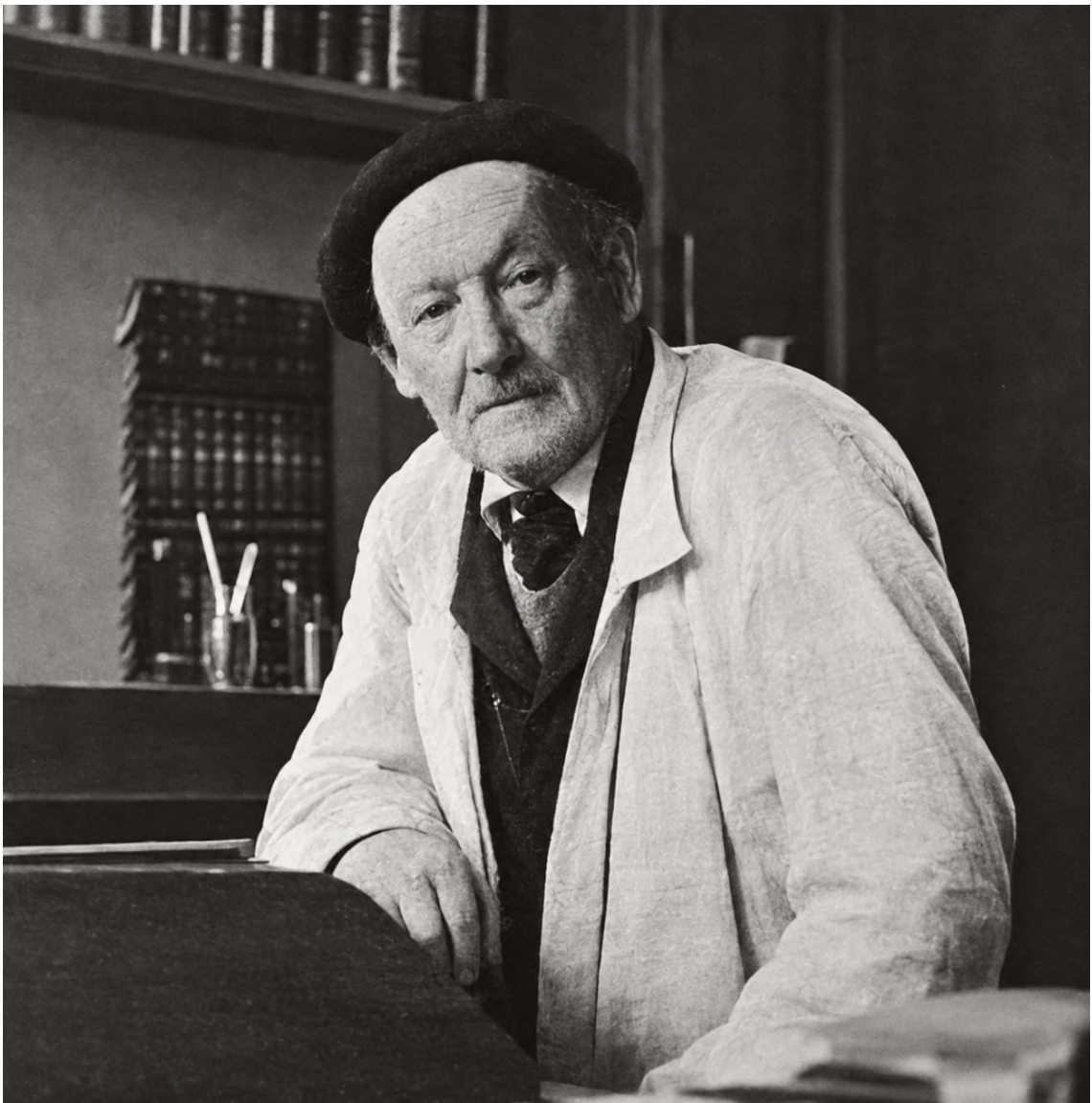
Voici quelques reliures réalisées par Henry Mériot et son fils Camille, qui reprit avec son frère André l'atelier familial.



Figure 11: Livres reliés par Henry Mériot et Camille (P. Chenin)



Figure 12: Ex-Libris dessiné par Henry Mériot (retouché par IA pour améliorer la netteté de l'image)



Henry Mériot et le monde littéraire¹¹

¹¹ Photo Médiathèque de Rochefort, fonds Mériot-Roux (photo retouchée, voir original en annexe)

Pour évoquer la vie et les relations littéraires d'Henry Mériot, le mieux est de laisser parler Alain Quella-Villéger, spécialiste de Pierre Loti, qui lui a consacré plusieurs articles [2] [3] [9]. L'un d'eux, *Aspects de la vie culturelle rochefortaise dans les années 1880 : Autour de Henry Mériot*, est disponible en libre accès sur le site internet de la Société de Géographie de Rochefort ¹²

Il est reproduit ici avec son accord, dans ce document lui-même en accès libre.

¹² https://socgeo-rochefort.fr/documents/fichiers/470_attach.pdf

ASPECTS DE LA VIE CULTURELLE ROCHEFORTAISE

DANS LES ANNEES 1880

- autour de Henry Mériot -

Il est de bon ton de considérer la vie culturelle provinciale comme pauvre. A cet égard, la ville de Rochefort (Charente-Maritime) est généralement victime de ses origines militaires du XVII^e siècle. On la croit aussi rigide et hermétique à l'art que son plan en damier ne tolère la courbe ni la nuance. Pourtant, sous le soleil d'Aunis, sur les rives de la Charente, nombre de peintres et de poètes se sont distingués. La naissance en ces lieux en 1850 de Julien Viaud, futur Pierre Loti, ne saurait être considérée comme une exception, comme une hausse brutale sur un électrocardiogramme culturel plat. Il n'est que de s'arrêter sur l'un des polygraphes du Panthéon communal, que l'on relègue souvent à la rubrique des « poètes de sous-préfecture », pour se rendre compte que, dans les années 1880, Rochefort affirme une culture certes maritime et coloniale - port oblige -, bourgeoise nécessairement - il y a des « salons » comme ailleurs -, mais aussi littéraire, ouverte aux grands courants nationaux. Le polygraphe s'appelle Henry Mériot (1).

Né à Marennes en 1856, mort à Rochefort en 1938, Henry Mériot nous a laissé des centaines de poèmes, des nouvelles, des contes, des milliers d'articles dispersés dans les feuilles locales. Faiseur de belles reliures, bibliophile avisé, en relation avec le monde littéraire parisien, voilà ce qu'il est convenu d'appeler un ami complet des livres, à la fois lecteur, critique, écrivain, éditeur, directeur de revue, journaliste et relieur.

Après d'élémentaires études classiques au collège de Marennes, ou autodidactes - pour le dessin -, Mériot quitte sa ville natale à l'âge de seize ans pour aller apprendre à Niort la reliure d'art, la dorure, l'encadrement. Il commence comme ouvrier en août 1872 pour deux mois puis vient à Rochefort continuer son apprentissage durant un an. En décembre 1873, il part pour Bordeaux avant de se fixer un an à Ribérac (juin 1874-avril 1875) et de clore sa formation par trois années vécues à Périgueux (avril 1875-juillet 1878) : c'est donc un « tour du Sud-Ouest » et non un « tour de France » comme d'aucuns l'ont pu croire, à la suite du récit savoureux du poète Laurent Tailhade (2). En 1878, il se fixe définitivement à Rochefort, où il ouvre son premier atelier de reliure, écrit beaucoup, et se marie.

Son œuvre poétique infiniment parnassienne a été publiée dans cinq recueils. En 1880 paraissent *Les Scabieuses*, œuvre de jeunesse pleine d'amour, de pitié (Victor Billaud, l'ami de Zola, en préface les « strophes ailées »), et Victor Hugo, à qui Mériot avait adressé le manuscrit de ce recueil, lui répondit avec une chaleur toute cursive : « J'accepte votre livre et j'applaudis vos vers. Vous êtes un noble esprit ! Je vous salue ! » (6 mai 1879). *Les Flûtes de Jade*, dix ans plus tard, se révèlent d'un intimisme délicat, d'une préciosité plus raffinée. *Les Lys de Minuit*, qui paraissent en 1911, ont les faveurs de la préface de Laurent Tailhade, dont la rhétorique volontiers abondante n'invente pas ici de mots assez élogieux. En 1925, Henry Mériot réalise sans doute un désir fort ancien : réunir en un volume ses Poésies complètes, ajoutant à celles déjà parues, un inédit : *Le Jardin de Flore*. Cet épais volume représente l'itinéraire de toute une vie conduite par la foi en « la Beauté par l'Art ennoblée », itinéraire quasiment rectiligne jusqu'au terminus posthume : les *Dernières Lueurs* parues en 1938, préfacées par Philéas Lebesgue qui diagnostiquera alors : « Ce parnassien est un Romantique attardé »...

La journée de travail finie, après le dîner pris en famille autour de la lampe à pétrole - « C'est un intérieur à la Chardin », dit Tailhade -, Mériot se retire pour se consacrer à la poésie et à la lecture. A moins qu'il ne gagne le Théâtre municipal afin de rendre compte dans la presse locale des nombreux spectacles passant par Rochefort, ou qu'il n'assiste en d'autres salles aux conférences de la Société de Géographie, ou bien aux premiers balbutiements du cinématographe.

L'atelier fut longtemps doublé d'un cabinet de lecture ouvert au public, dans lequel on trouvait l'avant-garde littéraire, celle dite aujourd'hui « fin-de-siècle ». Un de ses amis s'en souvenait en 1925 : « Je n'oublierai jamais que c'est chez vous que j'ai appris à connaître la vraie littérature par le choix exquis qui présidait à votre bibliothèque de la rue Cochon-Duvivier. Ah! foin des René Bazin et des Henry Bordeaux! Péladan, Pierre Louys, Jean Lorrain, Jean Lombard, Hugues Rebelle, que sais-je?... et combien d'autres? Je les ai tous lus chez vous, parce que ces auteurs on ne les trouvait nulle part ».

Dans cet atelier, sorte de bibliothèque-musée aux éléments en perpétuel renouvellement, riche de livres dédiacés, de photos, de somptueuses reliures, Mériot faisait figure de causeur remarquable doté d'une grande mémoire et d'une grande cordialité. Un couvert était toujours disponible pour l'ami de passage. Aussi vit-on chez lui de curieuses rencontres, et du beau monde.

A Rochefort, si le cercle le plus intime sera plus tard familial grâce aux gendres artistes, de Henry Chapront (1876-1965)³, graveur-illustrateur, au champion de la cause régionaliste Alphonse-Marius Gossez (1878-1940), en passant par Léon-Gabriel Dyonet (1876-1946), écrivain, sans oublier son propre fils relieur et peintre Camille Mériot (1887-1975), le cercle littéraire local n'est pour l'instant que celui des amis rochefortais : en premier lieu, Pierre Loti, au civil Julien Viaud (1850-1923). Les deux hommes se connaissent bien. Julien Viaud a publié sous l'anonymat Aziyadé, en 1879, et ne fut connu sous le nom de Loti qu'en 1881. Mériot à cette époque a publié les Scabieuses et son atelier, ouvert depuis trois ans, a eu le temps de le faire connaître. Il semble que les deux hommes se lièrent en 1884. Leur amitié ne connaîtra pas d'éclipse, malgré la gloire de l'un et la modeste condition de l'autre. Mériot ne se laissant pas débousoler par la célébrité, Loti demeurant plein d'attention pour les misères d'autrui. Et ils ont en commun la passion pour leur ville. De cette amitié, évoquée ailleurs (4), retenons l'aspect littéraire. Loti soutient la candidature de Mériot pour des prix littéraires auprès de Henry de Régner, d'Alphonse Daudet, d'Anatole France, ou bien la publication de ses poèmes dans des revues.

Des journalistes inversement utilisent Mériot comme intermédiaire pour entrer en contact avec Loti, lequel lui fait rencontrer à Rochefort Judith Gautier et Yann Nibor. A la mort de Loti, Mériot dans *Les Tablettes des Deux Charentes*, célébrera cette « affection jamais démentie » pour « l'homme si humainement généreux ».

Dans le sillage de Loti, on comptera plus tard, parmi les fidèles, son secrétaire, l'avocat et journaliste, correspondant local du Figaro, Gaston Mauberger (1864-1934) (5), fixé à Rochefort en 1891, le photographe Camille Gozzi, le directeur au Casino Charles Février, des peintres aussi comme Hippolyte Lucas (1854-1925), Louis Auguin (1824-1903), Paul Morchain (1876-1931), ou Jean Nougé, des journalistes locaux (Henry Pichon, Louis Vallet), des officiers de marine, etc. Dans l'immédiat, le nom de Georges Gourdon (1852-1915) domine (6).

Georges Gourdon, originaire de Vandré (près de Surgères), est de milieu modeste, passé par Paris où il s'est lié vers 1876-1879 avec Paul Bourget, François Coppée, Barbey d'Aurevilly, et surtout André Theuriot et le poète Sully-Prudhomme, est devenu le rédacteur des vénérables *Tablettes des Deux Charentes*. Ami comme Mériot des poètes voisins Léonce Depont ou André Lemoyne, il ébauche une œuvre poétique lyrique et parnassienne, qui s'épuise parfois dans l'épopée médiévale ou l'esprit revanchard, des *Pervenches* de 1879 aux *Chansons de geste* (1901). Le *Sang de France*, en 1891, s'honore d'une préface de Loti, une amitié qui prend comme pour Mériot ses racines vers 1884. Cette œuvre rustique, populaire, patriotique, dont Ferdinand Brunetière célébra l'ampleur et l'éclat, n'a pas survécu, trop datée, mais l'homme illustre de sa riche personnalité le Tout-Rochefort cultivé des années 1880. On le trouve parmi les collaborateurs de la *Feuille rose* de Mériot.

Sans reprendre ici l'histoire de cette revue emportée par l'automne 1886, histoire éphémère contée ailleurs (7), et dansée sur deux temps en 1883-4 et 1886, il suffit de rappeler qu'elle constitue l'une de ces aventures littéraires marginales et provinciales, laborieuses et frileuses, injustement oubliées parce que pierre de taille posée dignement, clef de voûte d'un édifice poétique inattendu.

Henry Mériot en est le directeur, le rédacteur, le factotum; il fait appel à Louis-Ernest Lessieux pour illustrer la couverture et, aidé du poète breton Robert de La Villehervé, propose un ensemble poétique très académique, très parnassien, en provenance des quatre coins de France, avec une prédilection pour le Languedoc d'Auguste Fourès, et pour la Belgique : 25 auteurs dont émergent aujourd'hui Albert Giraud (membre de la « Jeune Belgique » avec Rodenbach), Charles de Sivry, ami de Verlaine.

Malgré les noms de Rodenbach et de Loti au sommaire du n° 7 de juin 1884, c'est l'échec. La frêle embarcation est remise à flot en 1886 avec la complicité d'un nouveau venu dans la région, Charles-Henry Lapauze (Montauban 1867-Paris 1925). On reprend les mêmes (Loti, Gourdon, Giraud), mais on devient symboliste, naturaliste, voire proche de l'Ecole romane de Jean Moréas.

Les nouveaux venus s'appellent Jean Rameau, Henry Corneau, Charles Buet; ils représentent les Mauges, les Landes, et Moissac (avec l'influence de Raymond de la Tailhède, et l'on retrouve un autre ami de Verlaine, Jules Tellier).

Mais deux capitaines pour une revue poétique, c'est trop. Charles-Henry Lapauze décide de prendre un autre cap en lançant à Paris une autre publication, *La Revue rose*, et Henry Mériot reste à quai à Rochefort, conservant ses propres amis dans le monde des Lettres.

Parmi eux, cet autre romancier rustique du Quercy, Léon Cladel (né à Montauban comme Lapauze), mais aussi Edmond de Goncourt, Théodore de Banville, Joséphin Péladan, Laurent Tailhade, Léon Bloy, qu'il rencontre et avec lesquels il tient une correspondance suivie (il est l'artisan-relieur de leurs livres aussi) (8); tous les écrivains romanciers ou poètes, qui estiment en Mériot la dignité de l'artisan, l'art du poète, l'homme authentique du terroir. Certains, comme Armand Got, ou Philéas Lebesgue se retrouveront avec lui dans l'Académie des Dix de Province, fondée en 1925, dans laquelle on trouvera Emile Guillaumin ou Anatole Le Braz. On doit citer aussi une romancière, Rachilde, connue sans doute à Périgueux encore adolescente, et qui gardera pour son « cher ami de la première heure » une amitié indéfectible.

On le voit, l'apparente solitude d'un poète de province est bien remplie. Son atelier, sa revue, sa boîte à lettres témoignent de l'ampleur d'un réseau de relations littéraires insoupçonné. Ces quelques traits et portraits de la vie culturelle rochefortaise n'auraient pas de sens s'ils ne portaient en filigrane une réflexion sur la notion même de culture régionale. Sur ce point, François Julien-La-bruyère a généreusement défriché le terrain - ou le terroir -, et nous pouvons donc apporter quelques éléments de réponse.

Ces amitiés nombreuses, parfois glorieuses, ne firent jamais oublier au poète Henry Mériot ses racines modestes et sa région natale. Aussi a-t-on pu considérer Mériot comme le plus grand poète de la Saintonge. Lui-même s'est présenté comme « un Saintongeais impénitent », à la manière d'un Loti revendiquant toujours cette première patrie (Rochefort étant cependant en Aunis et non en Saintonge). Mériot en effet n'échappe pas à l'intérêt qui se manifeste particulièrement à la fin du XIX^e siècle (un courant de « renaissance latine ») pour la terre natale. Et celle-ci le lui rendit bien puisque la Fondation Brémont d'Ars-Migré lui décerna en 1937 le Prix de Saintonge « pour son œuvre littéraire, notamment pour son livre *Les Belles légendes de Saintonge*, pour son œuvre artistique, pour son attachement aux choses de la province et pour une vie entièrement consacrée à l'étude et à l'illustration de la Saintonge ». Il est très lié d'ailleurs à Victor Billaud qui dirigea à Royan, de 1876 à 1894 *Les Muses Santones*, et publia son premier recueil.

Et pourtant Mériot ne s'enferme pas en Saintonge. La Feuille rose ne fut pas saintongeaise, ne fut pas un lien culturel régional, comme d'autres revues d'Aunis, de l'Ouest ou charentaises souvent éphémères. C'est une publication citadine vantant le monde agricole, mais ne s'ouvrant point au patois, ni au folklore. Le paysage rural est idéalisé, n'est qu'un décor, sauf chez Gourdon, ou bien le support d'une idéologie « terrienne » traditionaliste. Ici, si la vieille aristocratie a encore parfois sa place, et même si on lorgne politiquement vers la monarchie, il est clair que le poète recrute plutôt dans la petite bourgeoisie ou parfois chez les instituteurs (à la différence de sociétés savantes où le châtelain et l'abbé dominaient « l'establishment » érudit). L'atelier de l'artisan prend sa revanche sur le salon mondain, sur la salle de réception de la Bourse; mieux, Mériot ne s'exile pas à Paris pour réussir (encore que Gourdon passe par la capitale), et il prend la liberté de s'exprimer par là où elle commence grâce aux lois de la III^e République : en imprimant, en diffusant.

La Feuille rose est un indice de la vitalité culturelle d'une ville de province, loin des carrés d'officiers, par-delà l'érudition des sociétés savantes. Curieusement, lorsque la Feuille rose cesse, la Société de Géographie de Rochefort fondée en 1878 et qui compte alors 340 membres, est sur le point de connaître (en 1891) son zénith, avec le Congrès National des Sociétés Françaises de Géographie.

Alors que, pour celle-ci, « la vocation régionale s'élargit à l'empire colonial français », que les sujets coloniaux fagociteront 80% de bulletins (10), la Feuille rose reste métropolitaine, et francophone. Deux ou trois textes exotiques seulement y apportèrent quelques notes asiatiques ou tropicales.

Deux cercles concentriques façonnent le régionalisme, estime François Julien-Labruyère (11) : « L'objet des sociétés savantes se situe dans le premier, les revues culturelles trament le second. Mais entre eux, les interférences sont continuelles. Ils se nourrissent mutuellement de références et de public ». Ici, cela n'est pas clairement prouvé. Le succès de l'une n'a pas rejailli sur la vie de l'autre. Mais, affirme également François Julien-Labruyère, le bilan identitaire des Charentes passe par les « écrivains grands et petits (qui) forment à eux seuls le plus fécond des foyers d'identité ». Sans se réclamer haut et fort du régionalisme, Mériot et bien sûr Loti ont donné à leur région un ferment identitaire indiscutable. Mais leurs rapports avec le terroir sont plus complexes, plus troubles. On le sait bien pour Loti, on le voit pour Mériot, « prisonnier » (et conscient de l'être) dans son atelier, si incompris souvent dans sa petite ville (Georges Gourdon s'en plaignait ouvertement).

Cela traduit d'une certaine manière cette « fin des terroirs » que l'historien américain Eugen Weber date des années 1890 (12). Les progrès de l'instruction, le développement de la presse, la centralisation administrative, déstructurent les vieilles entités culturelles. De ce décloisonnement naît une culture plus nationale, voire supranationale (coloniale plus qu'européenne), qui reste francophone seulement, mais aussi un malaise, voire une culpabilité plus ou moins consciente. Le territoire, disloqué mentalement, devient territoire idéalisé (paysannerie, régionalisme). A Rochefort, moins qu'ailleurs, on ne pouvait pourtant s'en tenir au monologue régionaliste parce qu'une ville portuaire tellement ouverte au monde et à l'Empire n'y trouvait pas son âme. Reste que, curieusement, dans la Feuille rose, on ignore presque le monde.

Chacun sa mission. A la Société de Géographie, la découverte du monde. Aux poètes, l'invention du monde...

Alain Quella-Villéger.

Notes

1. Pour tous renseignements biographiques et bibliographiques, et une analyse de son œuvre, voir « Henry Mériot, poète-relieur impénitent (1856-1938) » par Alain Quella-Villéger, *Le Picton*, Poitiers, n° 58, juillet-août 1986, p. 40-44, et n° 59, septembre-octobre 1986, p. 2-7.
2. Préface de Laurent Tailhade à *Les Lys de minuit* par Henry Mériot, Rochefort, édition à compte d'auteur, 1911, XXIV - 297 p. (largement citée dans l'étude sur Henry Mériot, *op. cit.*).
3. Cf. *catalogue Henry-Chapront 1876-1965* - Dessins, cartes postales, gravures par Bruno Gaudichon et A. Quella-Villéger, Musée Sainte-Croix, Poitiers, janvier 1985, 123 p.
4. Dans l'étude *op. cit.* et « Trois amitiés rochefortaises de Pierre Loti » par A. Quella-Villéger, *Revue Pierre Loti*, n° 21, janvier-mars 1985, p. 109-112.
5. Cf. « Gaston Mauberger (1864-1934) - Une personnalité dans l'ombre de Pierre Loti », par A. Quella-Villéger, *Le Picton*, Poitiers, n° 46, juillet-août 1984, p. 20-25.
6. Cf. « Georges Gourdon, poète, journaliste et ami de Pierre Loti (Vandré 1852-Rochefort 1915) » par A. Quella-Villéger, *Le Picton*, Poitiers, n° 79, janvier-février 1990, p. 2-7.
7. Cf. « L'Histoire éphémère de la Feuille rose (1883-1886) », par A. Quella-Villéger, *Le Picton*, Poitiers, janvier-février 1991.
8. Pour en savoir plus sur ces amitiés, se reporter à nos études citées en note 1.
9. François Julien-Labruyère : *L'Alambic des Charentes*, Paris, Le Croît Vif, juin 1989, 380 p.
10. D'après François Julien-Labruyère, *op. cit.*, p. 71-73.
11. Cf. François Julien-Labruyère, *op. cit.*, p. 139 et 278.
12. Eugen Weber : *La Fin des terroirs - la modernisation de la France rurale 1870-1914*, Paris, Fayard-Éditions Recherches, 1983, 843 p.



1933, Hommage de Marennnes à son poète¹³

¹³ Photo Archives Rochefort Océan - Fonds numérique Marie-Gabrielle Roux (photo retouchée, voir original en annexe)

Le 24 septembre 1933, Marennes honora l'enfant du pays à l'occasion d'un hommage organisé par l'Académie des Ecrivains de Province, des Ecrivains d'Aquitaine et de ceux de Saintonge, autour de la revue Corymbe. Malgré une pluie marquée, elle fut à l'époque saluée dans la presse comme pleine d'émotion. Voici deux extraits d'articles, du même journaliste, parus à cette occasion.

« Pour la deuxième fois, les écrivains et les artistes de la province de Saintonge et d'Aunis se sont réunis pour fêter l'un des leurs.

Dimanche 24 septembre, dans la calme cité de Marennes, sous un ciel, hélas, inclément, la Société des Ecrivains de Province et Corymbe, cahiers littéraires saintongeais, ont offert l'hommage du prix symbolique au barde rochefortais, Marennais d'origine, le poète Henry Mériot, membre de l'Académie de Province.

Ce fut au jardin public de Marennes qu'eut lieu cette touchante cérémonie, qui couronnait l'œuvre d'un poète profond et sensible. M. Voyer, maire de Marennes, prononça quelques mots en l'honneur de Mériot, l'enfant du pays...

Parmi la nombreuse assistance, nous avons remarqué le directeur du Courrier Marennais, le rédacteur en chef des Tablettes des Deux-Charentes, M. Pichon ; le sympathique E. Vallet, rédacteur de l'Ouest-Océan et du Populaire de Nantes ; M. Mériot fils, aquarelliste distingué ; M. A. Gossez, directeur littéraire de la Renaissance Provinciale ; les poètes Paul d'Hérarn, Roger Beignier, M. Hector Talvart, rédacteur en chef des Dits et Contredits, de l'Académie de La Rochelle ; et, selon l'expression, un homme de génie qui veut bien m'honorer de son amitié, un des plus grands humanistes de France, M. Gabriel Sarrazin, président de la Société des Ecrivains de Province, qui est notre hôte depuis quatre mois, a bien voulu prolonger son séjour dans cette Saintonge qu'il aime particulièrement pour fêter son ami Mériot.

De remarquables discours furent prononcés au cours de la cérémonie et du banquet qui suivit. (...)

Henry Trentt, Journal de Saint-Jean-d'Angely, 1er octobre 1933 ¹⁴

« Dans son beau discours de remerciement Henry Mériot nous parle de sa petite patrie dont « le visage demeure en nous gravé par tous les souvenirs qu'y accumule notre enfance... » et du vieux clocher gothique... »

Et sous la pluie qui tombe fine et légère, comme gênée de troubler une aussi belle réunion, la voix de Henry Mériot enchante l'air de sa calme limpidité.

Dans l'impossibilité de donner le discours tout entier nous allons en tirer quelques extraits.

« ...C'est un Saintongeais impénitent que vous honorez en ce présent matin de septembre, un Saintongeais dont l'âme garda sans cesse l'amour exclusif de sa ville, heureux d'y passer quelques heures, à de trop rares intervalles, heureux d'aspirer, de loin, porté par les brises du suroît, un peu de l'air marin qui, dans ses primes années, lui mettait aux lèvres un goût inoubliable de sel et de varech... (...)Je ne vois plus autour de moi les figures d'écoliers, j'y découvre celles des amis de toutes sortes que me valut l'amour désintéressé des lettres : ceux-ci ont remplacé ceux-là et j'aurais mauvaise grâce à

¹⁴ <https://www.retronews.fr/journal/journal-de-saint-jean-dangely/01-octobre-1933/2/ab2e9fe9-b865-433a-9c3d-a01550c6e94a>

m'en plaindre. Car, si dans ma petite famille scolastique d'alors, je n'étais qu'un enfant parmi les enfants, dans une grande famille spirituelle d'aujourd'hui, votre sympathie et votre jugement me font l'égal des meilleurs. Et cela seul suffirait à me gonfler le cœur d'une légitime fierté. »

(...)

Henry Mériot finit son discours en parlant du pin...

« Puissent ses racines pénétrer profondément ce sol cher à mon cœur, et ses branches élever jusqu'au ciel, un jour, l'éventail de leurs panaches superbes. Et, alors, longtemps, longtemps après nous, en mémoire de cette heure qui nous réunit dans un même acte de foi et d'espérance, à tous ceux qui viendront rêver sous les ombrages, parmi les chants d'oiseaux et les brises marines, ses rameaux rediront discrètement, le soir, dans le calme alanguissant des crépuscules d'or : Par les sentiers du monde, un poète a passé dont l'humble souvenir en moi frissonne encore. »

Henry Trentt, L'Echo Saintongeais, 8 octobre 1933 ¹⁵



Figure 13 : Cérémonie au jardin public de Marennes (Fonds numérique Marie-Gabrielle Roux - Archives Rochefort Océan)

¹⁵ <https://www.retronews.fr/journal/lecho-saintongeais/08-octobre-1933/1/ce953777-78af-4ff5-b057-8f2c4e2fb83d>



Figure 14 : Plantation du pin (Fonds numérique Marie-Gabrielle Roux - Archives Rochefort Océan)



Figure 15 : Discours d'Henry Mériot (Fonds numérique Marie-Gabrielle Roux - Archives Rochefort Océan)

Un dernier mot d'Henry Mériot

Terminons ce document sur un extrait d'une lettre d'H.M., écrite à son fils Camille alors que la première guerre mondiale fait rage et qu'il se désole de la folie des hommes :

Mon bon Camille,

Voilà qu'il est deux heures du matin ; je suis très las et je pense à toi en lisant toutes les abominations de cette guerre sans fin. Je me félicite malgré tout, car il y a en moi un égoïsme dont je ne suis point maître, que tu ne sois pas parmi tous ces ordres du jour de l'armée, que j'admire cependant, mais où chaque ligne ressemble à des funérailles. (...)

Quand et comment tout cela va-t-il finir ? Je tremble toujours qu'on ne vous repasse un jour où l'autre, tous les deux au laminoir de ces visites où la fantaisie d'un major plus ou moins bien disposé peut envoyer n'importe qui dans la grande mêlée. Espérons pourtant que vous continuerez à être servis par la même étoile qui vous a protégés jusqu'ici. (...)

Mais cette guerre m'exaspère et me hante et je manque de gaieté et d'enthousiasme pour ma part. Je vois trop de ces pauvres jeunes gens mutilés ou tirant lamentablement la jambe par les rues pour avoir le cœur à l'héroïsme. Au fond mon âme de vieil humanitaire se révolte et je ne vois plus que des hommes et une immense folie. Ah ! les histoires de poilus ne sont pas mon fait, encore que je sois épouvanté par les pratiques criminelles, monstrueuses vaut-il mieux dire des misérables dont les atrocités me retournent le cœur. (...)

Et puis, j'en écoute et j'en entends de toutes les manières ; les gens les plus rassis et les plus sages parlent de tout cela avec des sourires ou des airs entendus qui me désobligent ; on suppute le nombre des cadavres, on parle de la peste probable ; on a l'air heureux lorsque des milliers d'hommes morts, nos ennemis, forment des barrages de un mètre cinquante sur des kilomètres... moi je pense aux familles, aux mères, aux deuils Français, anglais, allemands, belges, russes, et je me demande si c'est moi, ou les autres, qui doivent être taxés d'imbécilité... dans tous les cas je me refuse à marcher dans les sentiers battus par mes contemporains ; il est vrai que je ne suis qu'un rêveur (...)

H. Mériot

Henry à Camille – 1915 ? - Médiathèque de Rochefort, fonds Mériot-Roux [10]

Œuvres

La liste ci-dessous est extraite de la bibliographie faite par M. Quella-Villéger dans l'article du *Picton* de Juillet-Août 1986 [2]. Etant parfaitement présentée, nous nous sommes permis de la reproduire ici avec son autorisation (sans retenir néanmoins les nombreuses précisions attachées à chaque édition) plutôt que d'en écrire une nouvelle de moins bonne qualité.

Œuvres publiées en volumes

1. *Les Scabienses*, Royan, Victor Billaud éditeur, 1880, 138 p. Préface de Victor Billaud.
2. *Les Flûtes de Jade*, Paris, A. Lemerre éditeur - Royan, Muses Santones, 1890. 141 p. Préface de Joséphin Péladan
3. *Les Figulines*, Paris, A. Charles éditeur, 1902, 140 p. Lettre-préface de Léon Cladel.
4. *Les Lys de Minuit*, [suivi de] *Les Nefs fleuries* [et de] *Marthe*, Rochefort, chez l'auteur, 1911. XXIV - 297 p. Préface de Laurent Tailhade.
5. *Les Poésies*, Paris, Librairie A. Lemerre. (Imp. Thoyon-Thèze, Rochefort, 1925), 526 p. Comprend le *Jardin de Flore* (inédit), *les Lys de Minuit* [y compris *les Nefs fleuries* et *Marthe*], *les Flûtes de Jade*, *les Scabienses*. Préfaces de Laurent Tailhade, Joséphin Péladan, Victor Billaud. « Exorde » inédit de l'auteur.
6. *Les Belles Légendes de Saintonge*, Rochefort, chez l'auteur, (Impr. Thoyon-Thèze), 1936, 196 p. Préface de Hector Talvart.
7. *Dernières lueurs*, Paris, Les Editions Provinciales - Librairie du Phare, coll. le Zodiaque (août) 1938, 160 p. Préface de Philéas Lebesgue. Postface de Hector Talvart [discours lu pour les obsèques de Henry Mériot].

Œuvres publiées en feuilleton

8. *Germaine Aubry*, roman, « *Étude de mœurs contemporaines* », dédié au Nantais Henri Savatier, paru dans les *Tablettes des Deux Charentes*, du 27 novembre 1898 au 22 janvier 1899.
9. *Le Nouveau Gaspard de la Nuit*, en collaboration avec Léon-Gabriel Dyonet. Ce titre, annoncé en préparation dans *Les Lys de Minuit* en 1911, a paru dans *L'Ouest Républicain* en 1903 et dans les *Pays d'Ouest* en 1913.

Œuvre inédite

10. *La Maugrabine* [Magrèbine], opéra-comique en trois actes, « *Prose et Vers d'un polygraphe* », 1893.

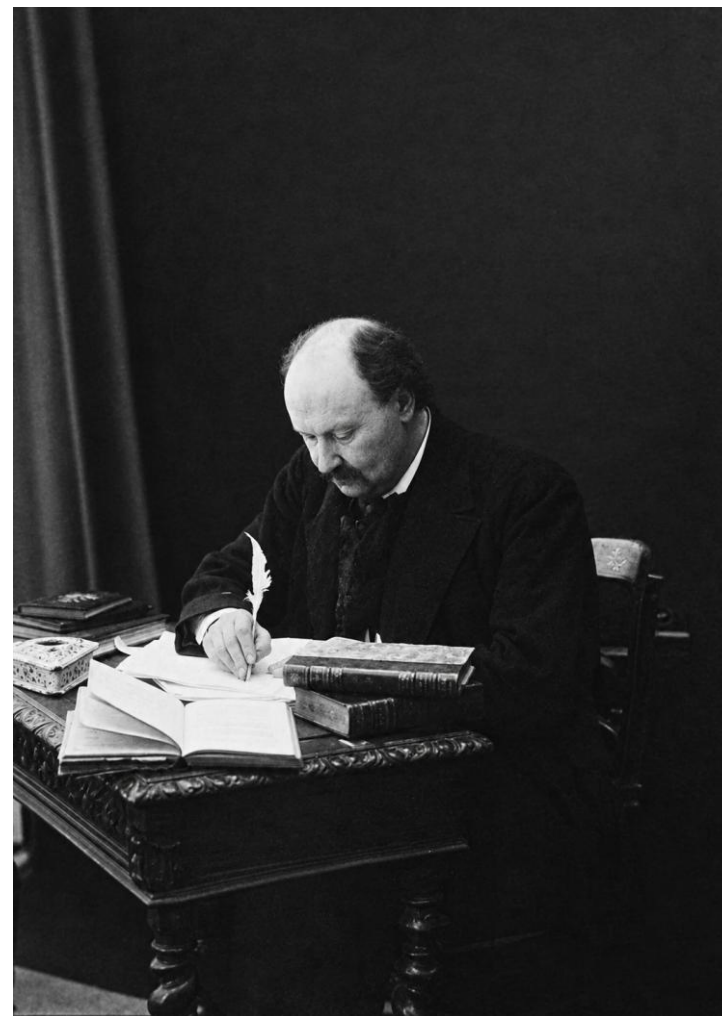
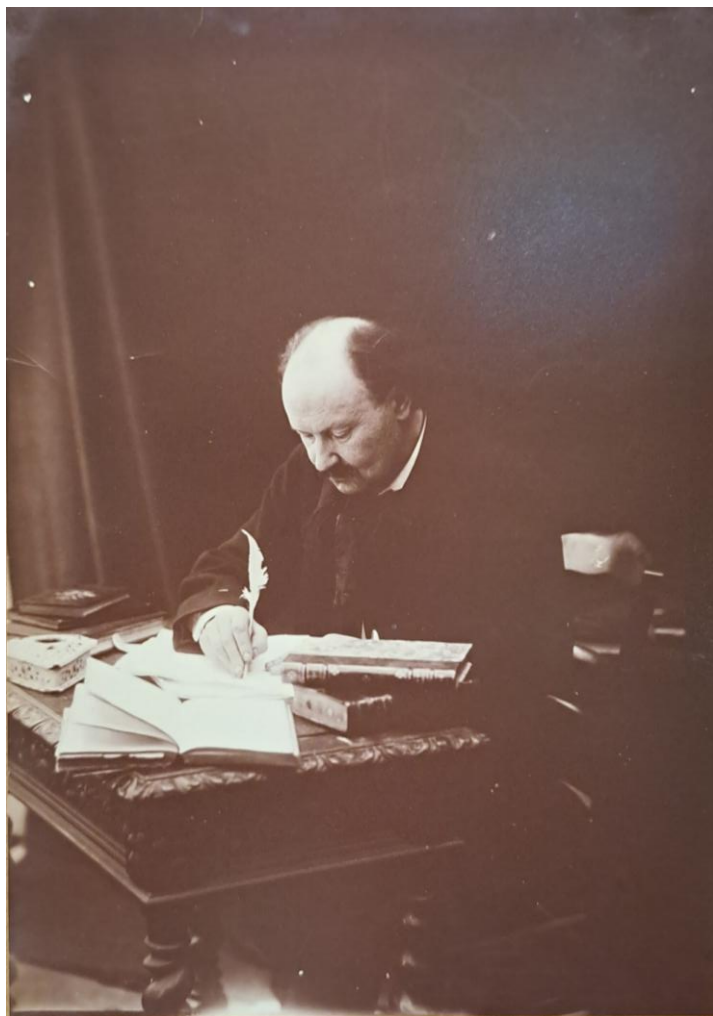
Bibliographie

- [1] H. Mériot, Les poésies de Henry Mériot : Le Jardin de Flore - Les Lys de Minuit - Les Flûtes de Jade - Les Scabieuses, Paris: Librairie Alphonse Lemerre, 1925.
- [2] A. Quella-Villéger, «Henry Mériot Poète-Relieur Impénitent (1856-1936) - 1ère partie,» *Le Picton*, n°58, Juillet-Août 1986.
- [3] A. Quella-Villéger, «Henry Mériot Poète-Relieur Impénitent (1856-1938) - 2ème partie,» *Le Picton*, n°59, Septembre-Octobre 1986.
- [4] C. Baulieu, «Henry Mériot (1856-1938),» *Revue de Saintonge & d'Aunis - Bulletin de la Société des Archives Historiques - Vol. XLVI - 5ème Livraison*, 1938.
- [5] H. Mériot, Les Flûtes de Jade, Paris: A. Lemerre éditeur, 1890.
- [6] M.-G. Roux, «Fiche Geneanet sur Henry Mériot,» [En ligne]. Available: <https://gw.geneanet.org/marga17>.
- [7] A.-M. Gossez, «Henry Mériot, le dernier romantique,» *Le Bon Plaisir, Revue mensuelle de Littérature, d'Art et de Critique*, Janvier 1926 n°45, 1926.
- [8] Didot-Bottin, Annuaire-almanach du commerce de l'industrie de la magistrature et de l'administration, Paris: Firmin Didot Frères, 1859.
- [9] A. Quella-Villéger, «Aspects de la vie culturelle rochefortaise dans les années 1880 : Autour de Henry Mériot,» *Roccafertis, Bulletin de la Section de la Société de géographie de Rochefort*, 3ème série, T1 n°7, 1991.
- [10] «Correspondance familiale de la famille Mériot,» Fonds Mériot-Roux, Médiathèque de Rochefort.
- [11] H. Mériot, Les Lys de Minuit, [suivi de] Les Nefs fleuries [et de] Marthe, Rochefort: Chez l'Auteur, 1911.
- [12] H. Mériot, Les Scabieuses, Royan: Victor Billaud éditeur, 1880.
- [13] L. Laville, *Lettre de Louise Laville à son fils Camille - 23 décembre 1910*, Pôle Patrimoine écrit de la Médiathèque de Rochefort.
- [14] M. Lallement, Marennes au XIXe siècle, Les Indes Savantes, 2023.
- [15] M. D. Pineau, «Fiche Geneanet sur Jacques Meunier,» [En ligne]. Available: <https://gw.geneanet.org/mdpineau>.
- [16] A.-M. Gossez, Du Buisson ardent aux Lys de Minuit (Phileas Lebesgue - Henry Mériot), Paris: Les écrivains indépendants - Librairie F. Piton, dépositaire, 1934.
- [17] «Le Progrès de la Côte-d'Or,» *RetroNews, le site de presse de la BnF*, 7 septembre 1937.

- [18] «La France de Bordeaux et du Sud-Ouest,» *RetroNews, le site de presse de la BnF*, 7 septembre 1937.
- [19] G. Mauberger, «Un Relieur Poète,» *Le Figaro*, 6 décembre 1911.
- [20] H. Mériot, *Lettre de Henry Mériot à Pierre Loti - Mars 1892*, Médiathèque de Rochefort, 1892.
- [21] H. Mériot, *Lettre d'Henry Mériot à Pierre Loti - Mai 1884*, Médiathèque de Rochefort.

Annexe - photos retouchées par IA

Dans cette annexe sont présentées toutes les photos qui ont été retouchées par IA. L'objectif unique de ces retouches est d'améliorer la qualité, la netteté de certaines images qui sont parfois de simples photocopies. La photo originale est présentée (à gauche) avec la photo retouchée (à droite) afin que le lecteur puisse identifier les modifications réalisées.



Crédit : Médiathèque de Rochefort - fonds Mériot-Roux



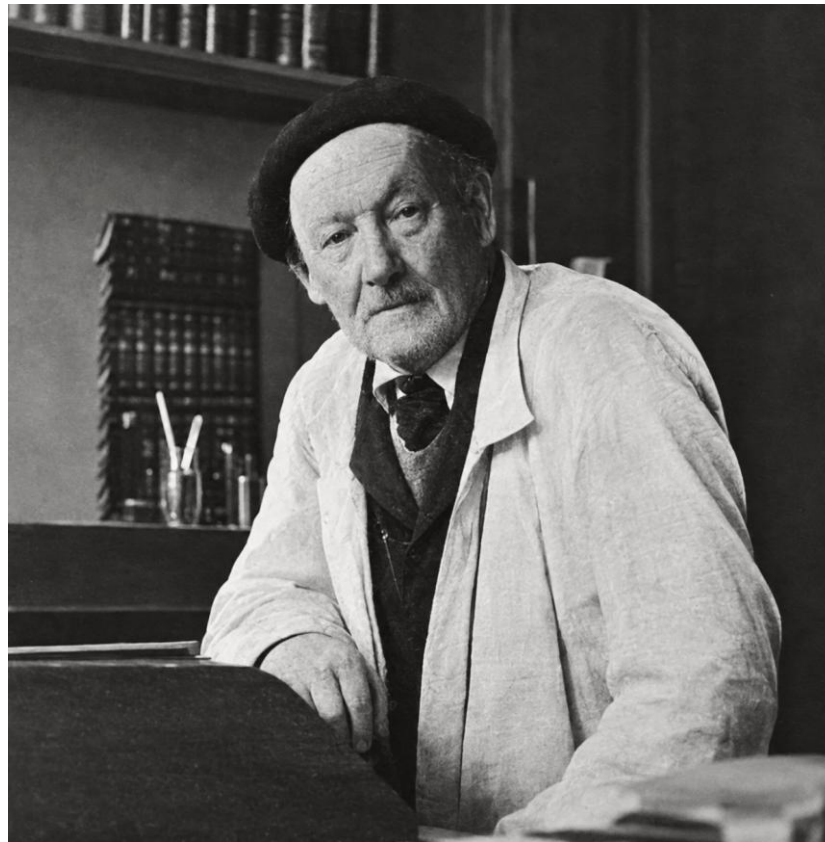
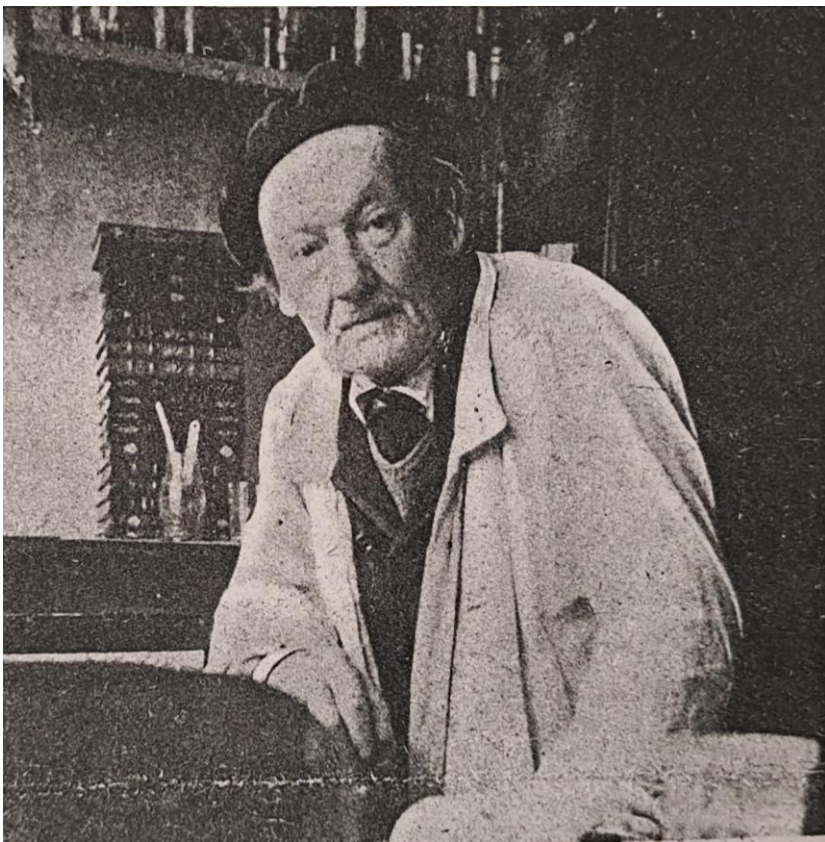
Crédit : Madame M.Th. Lloancy



Crédit : Monsieur P. Chenin



Crédit : Madame M.Th. Lloancy



Crédit : Médiathèque de Rochefort - fonds Mériot-Roux



Crédit : Fonds numérique Marie-Gabrielle Roux - Archives Rochefort Océan